

# JOURNAL DES DEMOISELLES

1, BOULEVARD DES ITALIENS, 1

ÉDITION CHAMOIS-PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 F. — DÉPARTEMENTS, 12 F.

## TROIS ÉDITIONS BI-MENSUELLES

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

ÉDITION VIOLETTE avec un grand Patron imprimé au recto et au verso.	Paris.. . . . .	15 fr
	Départements.. . . . .	18 fr.
ÉDITION BLEUE avec 30 Gravures. Total : 48 par an et 8 pages de Modes par mois.	Paris. . . . .	13 fr.
	Départements.. . . . .	18 fr.
ÉDITION VERTE avec les Patrons et les suppléments de Modes des deux autres Éditions, et douze Patrons à découper en plus.	Paris.. . . . .	20 fr.
	Départements.. . . . .	24 fr.

Les Abonnements partent du 1<sup>er</sup> Janvier et se font pour l'année entière.

## ÉDITION HEBDOMADAIRE

Couverture orange

PARIS : Un an, 28 fr. ; Trois mois, 7 fr. 50 | DÉPARTEMENTS : Un an, 32 fr. ; Trois mois, 8 fr. 50

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.	ÉDITION ORDINAIRE.	3 édit. bi-mens <sup>lles</sup>		Édit. hebdomadaire	
		VIOLETTE et bleue.	VERTE	3 MOIS	UN AN
Belgique, Italie, Suisse, Luxembourg. . . . .	14	21	26	9	36
Angleterre, Égypte, Espagne. . . . .	15	22	28	10	40
États du Pape, Portugal, Bavière, Saxe, Prusse, Autriche, Allemagne, Hollande. . . . .	16	23	30	11	42
Turquie, Tunis, Tripoli et Maroc. . . . .	17	24	32	12	48
Colonies françaises et étrangères, Russie, Grèce. . . . .	18	28	34	13	50
Moldo-Valachie, Corfou, Zante, Suède, toute la voie d'Autriche. . . . .	19	29	35	14	54
Brésil. . . . .	20	30	38	15	56
Nouvelle-Zélande, Chili, Pérou, toute voie de Panama, Indes françaises. . . . .	22	33	42	16	60

## ON S'ABONNE

EN ENVOYANT UN MANDAT DE POSTE A L'ORDRE DU DIRECTEUR DU JOURNAL  
1, Boulevard des Italiens, 1

POUR LA PRUSSE ET POUR LA RUSSIE

on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des Postes de Cologne et de Sarrebruck.

POUR LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE

Chez M. DESTERBECQ, rue du Casino, 9, à Bruxelles.

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

## RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

### AVIS

Nous prions celles de nos abonnées qui ont à céder une ou plusieurs années du journal, et celles qui désirent se procurer des volumes que nous n'avons plus dans nos collections, & qui nous ont écrit depuis quelques mois, de vouloir bien nous donner des renseignements détaillés à ce sujet, & d'y joindre leur adresse exacte.

N<sup>o</sup> 17. *M. M.* — Il faut, en effet, qu'il soit tout à fait impossible de faire droit à votre demande, madame, pour nous décider à envoyer une réponse si peu satisfaisante à votre tout aimable et bienveillante lettre. Nos plans étant malheureusement tracés autrement, nous vous engageons à vous adresser directement à M<sup>me</sup> Nanteau, 3, rue de Rohan, qui vous fera dessiner ce sujet sur canevas, pour 5 fr.; il faudrait, en lui faisant votre commande, lui envoyer un échantillon ou le numéro du canevas sur lequel vous avez exécuté les moutons.

*Une jeune fille de seize ans très-impétueuse, et qui désire une prompt réponse.* — Je vous engage tout simplement à préserver vos mains du froid en portant des gants et des mitaines en peau. — Je ne connais pas cette méthode, & regrette de ne pouvoir vous éclairer sur ce point. — Pour rassortir votre étoffe, envoyez un échantillon à la maison du *Cog d'or*, 46, rue Sainte-Anne; c'est une maison spéciale pour les rassortiments; si vous ne réussissez pas là, je vous engage à faire des manches en taffetas blanc léger, bouillonnées en long ou en travers, & séparer les bouillonnées par des rubans de taffetas bleu.

*F. P., à L.* — Le prix de la méthode d'accordéon de R. Keyser, 1 fr. 25 c.

*A. H.* — Pris note de votre demande mais vous ne pourrez recevoir que dans un temps probablement assez éloigné, nous avons toujours de trop nombreuses demandes pour promettre prochainement. — Quant à la frivolité, nous en publions & en publierons encore, tant sur les cahiers que sur les planches supplémentaires. Vous en avez eu un charmant spécimen, en recevant notre dernière planche de travaux en relief.

*Châlons.* — On monte cet écran par six ou huit feuilles se développant comme un paravent.

*Une ancienne abonnée qui aime beaucoup son Journal, à C. en V...* — Quelle que soit notre bonne volonté, nous ne pouvons trouver place sur nos planches, pour tous les chiffres inscrits sur nos livres, depuis le commencement de l'année; nous avons pris note, mais pour le chiffre spécial de taie d'oreiller, nous vous engageons à vous adresser directement à M. Gouyon, 45, rue du Bac, qui vous l'enverra pour la grosse somme de 75 centimes.

*M. B. 1225.* — C'est par suite d'une erreur typographique que deux cahiers ont été annoncés au mois de février. — Quant aux planches bleues, ce sont les grandes & petites planches de travaux en fil que nous publions anciennement sur fond bleu.

*En regardant mon oiseau chéri.* — Décidément, le mieux est quelquefois l'ennemi du bien: ainsi nous avons cru faire merveille en nous imposant un lourd surcroît de dépense, pour offrir à nos lectrices ces grandes gravures... — Pris note de votre demande. — Vous recevrez le pendant du petit sujet de cette année, peut-être une autre année pour celui de la bergère.

N<sup>o</sup> 1335. *En regardant la mer houleuse.* — On fait toujours de ces garnitures, elles sont moins coûteuses que celles en ébène; on en fait également montées en argent ou argent doré, ou bronze vert. — S'adresser, pour les foulards; à la *Colonie des Indes*, 53, rue de Rivoli. — Faire des petits volants tuyautés, des ruches ou des bouillonnées bordés d'un biais.

*Profitant d'un rayon de soleil entre deux giboulées.* — Veuillez consulter la réponse *Châlons*.

*En rêvant au retour des hirondelles. Y. B.* — Nous avons déjà donné plusieurs serviettes à poisson en broderie & en crochet; celles en filet n'ont pas autant de fermeté, il faudrait les doubler en toile ordinaire. — Un volume suffirait à peine pour vous détailler la forme des vêtements de fantaisie que l'on compose pour mettre avec les costumes, nous vous renvoyons donc aux gravures & aux articles de mode. — Nous ne pouvons vous promettre ce dessin. — Il faut mesurer l'autel auquel vous destinez la nappe & mettre une fois & demie afin de pouvoir froncer.

*Une abonnée aimant mieux Paris que B.* — Votre lettre, qui ressemble un peu à une confession, m'autorise à vous dire qu'il vous faut étudier avec plus de courage & de persévérance; c'est le désœuvrement qui vous fait regretter la vie de Paris, où l'on n'a souvent pas assez de temps pour *faire des gammes*. — L'écoisais se porte peu pendant l'été; il vous serait d'ailleurs difficile de rassortir une robe à votre ceinture; il vaudrait mieux la porter avec une toilette unie.

*M<sup>me</sup> de Météf.* — Le cours complet de Sadler serait de 45 francs; il comprend: les thèmes & versions gradués, avec corrigé des thèmes, les manuels de phrases & de conversation, la grammaire, un recueil de modèles de lettres, le dictionnaire avec prononciation figurée, plus un recueil de lettres pour le commerce (*Anderson's commercial correspondence*); en tout 14 volumes.

*Espérant une réponse, cette fois.* — Merci mille fois de tant d'indulgence; nous ignorons quelle direction a prise votre lettre, nous n'en avons eu nulle connaissance; ordinairement ces cadeaux faits sur la bourse de la jeune fille ne sont offerts qu'après la cérémonie: une montre, des breloques, une bague chevalière, un nécessaire de voyage, une garniture de bureau, &c. — Il y en a à tout prix, depuis 80, 100, 150, 200 francs & au-dessus. — On peut en avoir une assez jolie, au petit point, mais pas une *très-belle* pour ce prix.

*C. G. Iles Ioniennes.* — Toutes les fois que nous en trouvons l'occasion nous nous empressons de signaler à nos abonnées les diverses maisons auxquelles elles peuvent s'adresser pour leurs achats; si nous ne sommes pas prodigues de ces indications, c'est que nous désirons bien connaître les magasins que nous recommandons, afin que nos abonnées puissent s'y adresser en toute confiance. — Pris note.

*Deux paroissiennes de Saint-Laurent.* — Il est plus nouveau de mélanger le crochet de mignardise. Nous avons pris note de votre demande... mais un peu de patience!

*L.-G.-F.* — Merci mille fois, madame, de toute la peine que vous avez prise pour nous faciliter l'exécution de votre charmant travail; nous espérons en faire paraître un spécimen à la fin de l'année; toutes nos abonnées seront heureuses de profiter des renseignements que vous avez bien voulu nous donner pour fabriquer sans frais, pour ainsi dire, une si grande variété d'objets. — Nous avons le vif regret de ne pouvoir répondre à votre gracieux envoi par les petites modifications que vous nous demandez.

*Une abonnée, à Saint-Omer.* — Les dessins pour voltaire se trouvent dans les fonds pleins qui ne sont ni bandes ni angles; vous en avez reçu plusieurs cette année.

*B. F., à Paris.* — Sans doute, vous vous êtes trompée en nous envoyant votre lettre; c'était à M<sup>me</sup> Nanteau, 3, rue de Rohan, que vous vouliez l'adresser; vous trouverez chez elle un grand choix, mais vous ne pouvez pas espérer que vous recevrez le 15 un dessin de tapisserie que vous demandez le 4 du même mois; l'édition bi-mensuelle, d'ailleurs, ne contient pas d'autres tapisseries que celles paraissant au 1<sup>er</sup> du mois.

*Une mère de famille, M. P.* — Nous sommes tout à fait de votre avis à cet égard, aussi est-ce dans le but de fournir à nos abonnées un moyen facile de confectionner des ornements sacerdotaux que nous avons publié un médaillon en applique qui peut se faire également en tapisserie en traçant le dessin sur canevas & brochant en laine ou en soie d'après les nuances

## MADAME DE SÉVIGNÉ ET SES ÉMULES

A MADAME C<sup>\*\*\*</sup>

VI

C'EST une épreuve difficile pour la sincérité, ma chère amie, de parler des gens en leur présence; n'est-ce pas aussi chose bien téméraire de prétendre sentir leur pensée dans son mystère le plus intime, au lieu de nous contenter de ce qu'ils en traduisent au dehors par leurs paroles ou leurs actes? Notre siècle n'est pas jeune, il s'en faut; peut-être même est-il un peu décrépît, je serais assez tentée de le croire; mais enfin il est toujours là, vivant & présent. Nous est-il permis de le traiter avec le sans- façon que l'on a pour les morts, furetant, pour ainsi dire, dans ses tiroirs, visitant ses papiers de famille, afin d'y inventorier d'un œil inquisiteur les éléments qu'ils fourniront au jugement de l'avenir sur son caractère, ses idées & ses mœurs? D'ailleurs, ces éléments les trouverons-nous, & l'avenir les possédera-t-il?

Oh! sous ce rapport, ma chère, nous pouvons être tranquilles; les renseignements ne manqueront pas à la postérité. Une discrétion outrée n'est ni la vertu ni le défaut de notre époque. Jamais aucune autre, je crois, n'a autant aimé à occuper le monde de ses affaires particulières. Les papiers de famille, & j'entends par là surtout les correspondances intimes, sont très-facilement communiqués au public. On ne les fait pas encore imprimer soi-même, il est vrai, comme la mode en est venue pour les *Mémoires*; mais à peine une cendre tant soit peu célèbre est-elle refroidie, que les lettres

du mort, recueillies de toutes parts, font leur apparition au grand jour.

Des documents épistolaires du plus haut intérêt, provenant de personnages marquants dans le monde littéraire ou politique, ont déjà été publiés; d'autres le seront sans doute encore. Mais pour mieux trouver l'âme même de ce siècle, nous l'irons chercher dans un refuge plus écarté, au foyer de la famille obscure, parmi les émotions journalières de la vie privée. C'est là qu'on peut la surprendre hors de ses gardes, & l'étudier dans toute sa vérité.

Nous en connaissons déjà quelques-uns, de ces entretiens familiers, douces confidences sur lesquelles le regard curieux s'arrête, en hésitant, partagé entre le charme des révélations presque sacrées du cœur & la crainte de les profaner. Elles n'étaient écrites que pour des yeux amis, dans l'abandon d'une entière sympathie, non pour des yeux étrangers & indifférents; mais l'on se sent bientôt le droit de les lire, car on cesse d'être indifférent ou étranger, pour devenir ami à son tour.

Ce sentiment que, depuis madame de Sévigné, aucun des écrivains épistolaires de ma connaissance ne m'a paru devoir exciter, je l'éprouvais naguère en relisant la correspondance de Victor Jacquemont, le jeune & intéressant voyageur, sitôt enlevé par le climat meurtrier de l'Inde à sa famille, à la science & à notre pays.

C'est au mois d'août 1828 qu'il s'embarquait à Brest, & quittait les côtes de la patrie, qu'il ne devait jamais revoir. Il n'avait que l'âge du siècle; ce n'était pas néanmoins la première fois qu'il traversait les mers. Il connaissait déjà la zone des tropiques, qu'il avait visités aux Antilles, où l'un de ses frères, Frédéric Jacquemont, était établi. Maintenant il partait, chargé par l'administration du

R. 4679

R. 6485



Jardin des Plantes d'une mission scientifique, qui devait durer cinq ans, & à laquelle le rendaient propre les études spéciales qui avaient précédemment occupé sa jeunesse.

Une mission scientifique! allez-vous dire. Et si vous avez le livre en main, vous le fermez, sans y regarder davantage.

Rassurez-vous. Les observations du géologue & du physicien, les descriptions détaillées du naturaliste, il les réserve pour ses notes, pour son journal particulier, pour un grand ouvrage dont il rassemblait les matériaux, & qu'il espérait pouvoir rédiger à son retour en France; ses lettres n'en disent que peu de chose, & seulement pour satisfaire aux questions de ses correspondants. On y trouve le fils, le frère, l'ami, & non le savant. Par devoir, il s'occupait activement de sa mission; hors de là, sa pensée était toujours avec ceux qu'il aimait.

« Quand je puis avoir une heure de silence & de solitude, » dit-il à son père, « je quitte aisément la terre qui est sous mes pieds, et je me transporte auprès de vous. Je perds l'idée de la distance énorme qui nous sépare. Sans doute vous me faites aussi de pareilles visites; elles sont pleines de charme. »

Jamais Victor Jacquemont n'aurait supposé que ses lettres dussent être publiées. Il ne se doutait nullement de leur mérite. Lorsqu'il apprend que son père, poussé par un sentiment de tendre vanité, les communique à des amis, il en est contrarié & gêné. Il s'en explique ainsi avec son frère Porphyre.

« En écrivant aujourd'hui aux uns & aux autres, j'ai cherché à oublier ce que tu m'as dit de l'échange que chacun fait des lettres qu'il reçoit de moi. Cette pensée m'aurait retenu la plume, ou du moins ne l'aurait pas laissée couler assez nonchalamment sur le papier, pour en noircir en un jour 58 feuilles, comme je l'ai fait. . . . . je sais & j'aime beaucoup causer à deux; à trois, c'est tout autre chose; il en est de même pour écrire. Pour parler comme je pense, il me faut la persuasion que je ne serai lu que par celui à qui j'écris. »

Sa plume coule sur le papier, il parle comme il pense: c'est ce qui fait le grand attrait de ses lettres. Ici enfin nous retrouvons non plus un esprit qui s'étale, mais une âme qui s'épanche. L'esprit ne manque point pourtant à son style; esprit de franc aloi, sourire sans recherche & sans effort, mais derrière lequel on sent parfois quelque chose de triste. Certaines allusions fugitives font deviner qu'un grand orage avait quelque temps auparavant violemment remué son être moral. La secousse avait passé, mais il en était resté des traces qu'il croyait peut-être à tort ineffaçables. Il analyse, dans une lettre à son père, l'effet produit sur ses facultés par cet ébranlement intérieur:

« Il y a des périodes du passé qui me semblent un songe... Je doute par moments de mon identité, & je suis prêt de soupçonner, en ce pays de la

transmigration des âmes, que celle de quelque autre a mis la mienne à la porte. La source de l'enthousiasme est épuisée, & quand le froid me tient éveillé sous mes couvertures, je contemple le monde non en acteur, mais en spectateur critique & désintéressé de ses scènes diverses. »

Le désenchantement, tel que l'avaient distillé en gouttes amères les pages poétiques de Chateaubriand et de Byron, exerçait, s'il vous en souvient, une séduction singulière sur les jeunes imaginations du temps. Ce n'était pas à cette coupe étrangère que Victor Jacquemont, toujours simple & vrai, puisait le sien; mais peut-être subissait-il à son insu, & dans une certaine mesure, l'influence générale.

Quelques lignes plus loin, il ajoute:

« L'admiration des beautés de la nature a aussi sa virginité... Saint-Domingue sera éternellement pour moi le beau idéal de la nature équinoxiale. Je ne puis me retracer sans attendrissement les premières scènes des tropiques devant lesquelles le hasard me jeta. Peut-être cette première impression qu'elles firent sur moi dépendait-elle de la disposition de mon âme, & s'il m'était donné de les revoir, peut-être ne trouverais-je pas leurs beautés si touchantes! Je l'ai écrit à Frédéric. C'est aussi pour l'amour de lui que j'aime le lieu qu'il habite. »

L'aspect de l'Inde, loin de provoquer en lui ces enivrements qu'il savoure en souvenir, le laisse froid & désappointé. Ne vous attendez donc pas de sa part à ces descriptions minutieuses si chères à nos auteurs modernes, & dont le style artistement travaillé affecte généralement la prétention de rendre les effets pittoresques ou poétiques de la nature. Ce n'est pas que lui aussi ne sache peindre; mais c'est à coups de pinceau vivement jetés çà & là, sans que son imagination ou aucun parti pris d'avance ajoute rien au tableau, toujours fidèle à la réalité de ce qui est, ou du moins de ce qu'il sent & de ce qu'il voit. La présence même des plus hautes montagnes du globe ne lui cause qu'une médiocre émotion. Il en déduit la raison physique à un savant ami:

« Les formes de l'Himalaya, l'élévation progressive de la base des montagnes entassées les unes au-dessus des autres, des plaines de l'Indostan jusqu'aux crêtes de glace qui couvrent la ligne de leurs sommets les plus élevés; l'absence de plateaux, de vallées, d'escarpements, déguisent singulièrement leur hauteur... Comme l'œil cherche en vain à opposer des lignes horizontales à des lignes verticales, & que les pentes, malgré leur forte inclinaison, ne s'élancent pas d'un seul jet, mais s'ajoutent les unes aux autres sur des plans successivement plus reculés, il n'est pas de lieu d'où l'on puisse voir les plus hautes cimes sous un très-grand angle visuel. Enfin, là où il y a de la grandeur, manquent la beauté & la grâce. Oh! que les Alpes sont belles! »

Soyons fières de notre Europe, ma chère amie,

puisque, au seul point de vue où nous puissions la croire inférieure aux autres parties du monde, — la petitesse relative de ses proportions dans les œuvres de la nature, — le souvenir de ses romantiques paysages ne se laisse pas écraser par des géants tels que le *Kauchinjinga* ou le *Dhaulagiri*.

Le jeune voyageur franchit ces masses colossales, ce rempart de glace, dressé par la nature au nord des plaines que le Gange arrose de ses eaux sacrées. Le voilà dans la vallée de *Cachemyr*. Ce nom seul, il le sait, doit exalter l'imagination de ses correspondants d'Europe. Il sourit, & leur dit :

« Le lac de Cachemyr ferait une triste figure près du lac Majeur en Lombardie, ou près de ceux de Thoun & de Brientz, dans l'Oberland bernois. »

Mais si les sites de l'Orient font sur lui une impression peu favorable, il n'en est pas de même de ses relations avec les habitants des diverses contrées où il s'arrête en passant.

« Que j'ai été heureux depuis mon départ ! écrit-il à son père. Que de bonnes gens j'ai rencontrés à Rio de Janeiro, à Bourbon, dans l'Inde, partout ! Un misanthrope qui aurait voyagé avec moi serait guéri de sa maladie. »

C'est de lui-même, je crois, que Victor Jacquemont aurait eu lieu de se louer tout d'abord. Nature sympathique, faite pour ressentir & pour inspirer la bienveillance, il attirait à lui, sans le brigner, ce sentiment sur son passage. Il le rencontre particulièrement à Calcutta, où il stationne quelque temps, afin d'étudier les dialectes hindoux, & de tout préparer pour sa longue & périlleuse expédition. Touché de la cordialité qui l'accueille, il nous fait partager sa haute estime pour ces grands fonctionnaires anglais qui, à des milliers de lieues de leur pays, en représentent si noblement la civilisation.

« Le caractère de lord Bentinck, dit-il en parlant du gouverneur général, m'inspire un profond respect; sans doute je le lui laissai voir... J'étais heureux de voir tant de puissance entre des mains si pures... Bien rarement, je crois, un Français a eu des rapports aussi étendus & aussi universellement agréables avec des Anglais. »

Il revient souvent sur ce sujet, non avec l'insistance de l'amour-propre flâté, mais avec celle du cœur ému. Cependant, si les relations sociales retrouvées si loin de la terre natale lui sont douces, elles ne lui sont pas indispensables. Dès le début de son voyage d'exploration à travers les formidables régions de l'Himalaya, il écrit à son père, dans une lettre que j'ai déjà citée :

« Ma solitude est loin de me peser. Je suis très-assisuré de passer sans tristesse mes six mois de retraite aux montagnes, sans voir un seul Européen. Des pensées pleines de douceur & de tendresse emplissent tous les instants de ma vie que l'étude n'occupe pas. »

Avec un esprit occupé par l'étude, avec un cœur pourvu de pensées d'affection, est-il, en effet, quel-

que lieu de la terre où l'on soit seul ? Victor Jacquemont rassure de même, sur les suites de ce long isolement, sa cousine, mademoiselle Noizet de Saint-Paul; mais il ajoute :

« Quelle différence, ma chère amie, avec l'existence que je menais à Calcutta, où je passais dans les plaisirs nobles & sérieux, mais les plus recherchés de la civilisation, les loisirs que me laissait l'étude ? Aujourd'hui, dans le désert, je ne puis me rappeler ces jours sans un sentiment de tendresse. Quoi qu'il m'arrive en ce pays, il y a des hommes dans l'amitié desquels je suis sûr de ne pas mourir. Elle me suit & me protège puissamment dans mon long pèlerinage. »

Cette hospitalité affectueuse, il devait la retrouver sur toute sa route, & jusqu'autour de son lit de mort, où elle suppléerait pour lui la famille & la patrie absentes.

Comment les préjugés nationaux, comment ceux du rang & de l'opulence, si puissants chez les Anglais, souffraient-ils de leur part cette ouverture de cœur & de manières à l'égard du jeune étranger, à qui les faibles ressources que l'administration du Jardin des Plantes pouvait mettre à sa disposition imposaient un train des plus modestes ? Il rit & s'amuse parfois du profond respect que son titre de savant imprimait aux indigènes, & qui compensait à leurs yeux la maigreur de son équipage, fait sans cela pour exciter leur mépris tout aussi profond. Meilleurs appréciateurs de son mérite, c'est moins à ce mérite cependant qu'à son caractère même que les Anglais rendaient hommage. Entre toutes les sciences, il en est une que Victor Jacquemont possédait principalement, science bien négligée & presque inconnue de nos jours, sans laquelle pourtant nul ne peut être sûr de conserver intactes l'honnêteté & la dignité de sa vie : il savait être pauvre. Il savait l'être avec une simplicité enjouée, avec une fierté tranquille, tous jours amie de la vérité, aussi éloignée de la vaine présomption que de la basse complaisance.

« J'ai parlé de toutes choses selon mon esprit & selon mon cœur, » dit-il en cherchant la cause du phénomène. C'est là qu'elle se trouvait en effet.

Ce naturel, cette absence de prétention devaient donner à sa société le charme qu'ils donnent à sa correspondance. Sans méconnaître sa propre valeur, on voit que, sur aucun point il ne s'en faisait accroire. A l'appui de ce que j'avance ici, je vous citerai encore une de ses plus charmantes lettres. Datée du petit palais oriental que le jeune naturaliste occupait dans l'île des Platanes, au milieu du lac de Cachemyr, et du jour même où s'accomplissait sa trentième année, cette lettre, adressée à son père, le plaisante doucement sur les rêves d'avenir que faisait le vieillard pour ce fils absent auquel il allait survivre :

« Je vous reviendrai bien fané pour mes trente & quelques années, sans agréments personnels, sans jeunesse de manières & d'esprit... Nos mœurs n'admettent pas entre des jeunes gens le

degré de familiarité avec lequel je devrais être connu pour inspirer peut-être un profond attachement... De mon côté, me voici arrivé à trente ans sans avoir jamais trouvé qu'une jeune fille ne fût pas une enfant... Le plus sûr moyen de donner une existence réelle à vos châteaux en Espagne, serait d'emporter de Cachemyr une des beautés qu'on dit y être communes parmi les familles mu-

sulmanes d'un rang élevé. Ce ne serait pas une négociation difficile; mais vous trouveriez votre bru en toutes choses un animal si singulier, que vous vous hâteriez d'en faire présent au Jardin des Plantes, où je conviens qu'elle serait beaucoup plus à sa place qu'auprès de vous. »

APHÉLIE URBAIN.

(La suite prochainement.)

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### L'APÔTRE SAINT JEAN

PAR M. L'ABBÉ BAUNARD (1).

L'auteur a dit lui-même les motifs qui l'ont porté à écrire l'histoire du disciple que Jésus aimait; nous lui laisserons la parole, car il est impossible de mieux exprimer les sentiments d'amour & de piété avec lesquels ce beau livre a été conçu.

« Il y a peu d'années, je m'étais rendu à Rome, vers le temps de la Semaine Sainte. J'y étais attiré par mes goûts, mes études, & plus encore peut-être par ce penchant qui conduit là tous ceux qui cherchent le repos de l'âme, & comme la présence plus sensible de Dieu.

» Le matin du Jeudi Saint, j'étais sorti de la ville & je m'étais dirigé vers l'ancienne basilique de Latran. C'était dans une de ces matinées d'Italie, plus particulièrement pénétrantes au printemps, qui font monter à l'âme mille pensées confuses d'espérance & de vie. J'étais seul. La solitude aussi était complète dans ces vastes espaces, semés de plantes et de ruines, qui séparent Sainte-Marie-Majeure & Sainte-Croix de Jérusalem. Rome fuyait dans le lointain. Seule, la coupole de Saint-Pierre dominait & rayonnait toute brillante dans le ciel...

» C'était la première fois que je visitais le sanctuaire du bien-aimé disciple. Quelques rares fidèles y priaient çà & là sur le pavé de marbre. Les cha-

noines y célébraient avec solennité la messe du jour. A côté de l'autel, enchâssée dans l'or & entourée de lumières, une table de bois était exposée aux hommages. On me dit que c'était la table où le Seigneur s'était assis, à côté de saint Jean, dans sa dernière Cène. Un diacre lut l'Évangile; c'est celui où Jean dit que : « Jésus ayant aimé les siens » qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la » fin. » Le prêtre consacra l'hostie, j'adorai le même Jésus qui avait reçu la tête de saint Jean sur cette poitrine, où trouvent l'unique repos toutes les têtes languissantes & tous les cœurs brisés. Douze grandes statues de marbre blanc étaient dressées au-dessus de la nef sacrée. C'étaient les images de ceux qui avaient communie à côté de saint Jean. L'apôtre était partout, & tandis que son temple le ressuscitait dans ses joies, au dehors, au contraire, c'était de toutes parts l'image de ses douleurs. A deux pas, les degrés de la *Scala Santa* rappelaient le prétoire; Sainte-Croix de Jérusalem faisait se souvenir du Calvaire, & près de là, au premier plan de cette campagne romaine, seréine & solennelle, s'ouvrait la Porte-Latine, où le disciple avait eu l'honneur de souffrir pour Dieu sans avoir obtenu le bonheur de mourir.

» Qui n'a eu dans sa vie de ces heures bénies où l'on se sent sous l'action, & comme dans l'attraction d'un être qui vous domine, d'une pensée qui vous subjugué? J'étais sous le charme de saint Jean, & ce fut à la lumière de ce lieu & de ce jour que la physionomie céleste de l'apôtre s'anima devant moi pour la première fois. Je croyais le voir, le sentir, & comme j'avais aussi le désir de l'entendre, je pris son Évangile & j'entrai dans le cloître de Saint-Jean de Latran, afin de m'entretenir silencieusement avec lui.

(1) Librairie Poussielgue, 27, rue Cassette, Paris. — Très-beau volume in-8°, prix : 7 fr. 50.

» Il serait difficile de trouver un plus beau lieu que cette enceinte claustrale, avec ses galeries de marbre, sa riche colonnade & le puits monastique, que les religieux ont nommé le puits de la Samaritaine. Je ne sais plus combien de temps je demurai à cette place, lisant & méditant. Mais je ne m'en arrachai pas sans un attendrissement dont je n'étais pas le maître. J'eus là une demi-journée dont je prie Dieu de me garder éternellement le souvenir, & le soir même j'écrivis à mes amis de France que je serais heureux, si Dieu m'en donnait la force, d'essayer une histoire de saint Jean & de revenir un jour en déposer l'hommage au même lieu. »

De cette heure d'enthousiasme est né ce beau livre, où l'ardeur n'a pas fait tort à la science, car l'auteur s'est environné de tous les documents qui pouvaient éclairer son sujet. Ce sujet est certainement un des plus heureux qui aient pu tenter la plume d'un écrivain chrétien; quoi de plus touchant & de plus beau que l'histoire de l'ami particulier du Sauveur, son disciple fidèle, son apôtre de prédilection, celui qui le contempla au Thabor, reposa sur sa poitrine durant la Cène, le suivit au Mont des Olives, & seul l'accompagna au Calvaire! Tous les privilèges de l'amitié, Jésus-Christ les accorda à saint Jean; il en fit le compagnon inséparable de ses trois années apostoliques, le témoin de ses miracles, l'auditeur de ses discours, & enfin, témoignage inexprimable de son affection, le dépositaire de ses dernières volontés: il lui légua sa Mère. Ces deux mots du saint Évangile: *Femme, voici votre fils*, & *C'était le disciple que Jésus aimait*, ont toujours marqué à saint Jean un rang particulier dans la sainte hiérarchie, & l'ont fait aimer d'un amour spécial par les âmes fidèles. Avec quelle constance le disciple répondit-il à l'amitié de son Maître!

Durant le long pèlerinage qu'il accomplit sur la terre, saint Jean ne respira que du côté du ciel; la divine charité, dont il est l'apôtre, fut sa vie; elle éclate dans son admirable Évangile, elle éclate dans son martyre, elle éclate dans son Apocalypse même, elle éclate dans tout ce que l'on sait de sa vie, elle était sur ses lèvres jusque dans ses derniers moments, alors qu'il répétait: *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres!*

C'est là, en quelques mots, la vie de saint Jean: le livre de monsieur l'abbé Baunard la raconte avec les plus précieux détails & une éloquence entraînant. Les premiers chapitres forment un commentaire exquis de l'Évangile: saint Jean n'y figure qu'au second plan, la lumière étant concentrée sur la figure du divin Maître, du divin Ami; durant les trois années qu'il a eu le bonheur de passer avec Jésus, Jean n'a pas agi, il a écouté & contemplé. Il était à l'école divine; l'aigle de Pathmos était couvé sous le cœur du fils de Dieu; il ne parle, il n'écrit, il n'agit qu'après la mort du Sauveur, & il parle, il enseigne, il agit avec d'autant plus d'autorité, qu'il pouvait dire, sans que nul le

contredit: « Nous avons vu de nos yeux & touché » de nos mains le Verbe de vie! »

La vie de saint Jean après la résurrection est certainement peu connue de nos lectrices; elles la suivront avec un ardent intérêt, dans l'ouvrage dont nous ne pouvons donner qu'une courte & imparfaite analyse. Les soins de saint Jean pour Marie, son séjour à Éphèse, son apostolat, les persécutions auxquelles il fut en butte, son martyre à la Porte Latine sous Domitien, son exil à Pathmos, sa vieillesse, sa mort toute céleste, ses écrits, forment autant de chapitres d'une grande beauté. Les savants en goûteront la sobre & solide érudition; les personnes pieuses l'onction; les gens lettrés le goût littéraire & le style élégant & noble, & quoique ce livre soit d'un ton grave, il n'en est pas moins d'un vif intérêt.

C'est un volume de plus ajouté aux excellents travaux hagiographiques que notre siècle a eu l'honneur de produire. *Saint Jean* a sa place marquée dans les bibliothèques choisies, auprès des œuvres de monsieur de Montalembert, de monsieur Bougeaud, de monsieur l'abbé Lagrange, du Père Lacordaire, au milieu de ces travaux d'érudition & de foi qui rachèteront peut-être tant d'œuvres insensées & dangereuses dont notre temps s'est rendu coupable.

---

LA

## COUSINE PHILLIS

PAR MISTRESS GASKELL.

---

Nous répondons à un désir exprimé par un grand nombre de nos lectrices, en indiquant parfois quelques bons ouvrages anglais, dignes d'être lus dans leur langue native, dignes aussi d'être lus dans la traduction. Il en est ainsi de ceux de lady Fullerton, dont nous avons parlé récemment; *Lady Bird*, *Grantley Manor*, écrits élégamment en anglais, ont été traduits avec un grand bonheur d'expression; j'en dirai autant des œuvres si distinguées de mistress Gaskell.

Cette dame, enlevée récemment à son mari, à ses filles, à ses pauvres & à ses travaux littéraires, consacra sa plume à des scènes bien diverses. L'opulence & la misère qui vivent côte à côte dans les villes industrielles, l'antagonisme qu'elles élèvent entre le patron & l'ouvrier, frappèrent vivement son esprit, & dans un beau roman, *Mary Barton*, elle peignit ce qu'elle avait vu à Manchester, & révéla un talent plein d'énergie & de sensibilité. Écrit il y a une quinzaine d'années, cet ouvrage est encore actuel, puisque les grèves et les conspirations, puisque la misère, hélas! sont tou-

jours à l'ordre du jour; il renferme des scènes dramatiques & des scènes simples & touchantes, entre autres celle où un père qui veut venger son fils assassiné est désarmé en entendant un petit enfant réciter le *Pater*. *Mistress Gaskell* écrit plusieurs livres destinés à instruire les ouvriers ou à défendre leur cause, & quand elle eut ainsi rempli une mission de zèle & de philanthropie, elle s'essaya dans ces romans de la vie domestique, où excellent les Anglais, & que nous voudrions voir multipliés en France. *Cousine Phillis* est un de ses derniers tableaux, & dans sa simplicité forte, il est un des meilleurs qui soient sortis de cette plume regrettée. *Phillis* est fille d'un pasteur agriculteur (plus agriculteur que pasteur), & à l'école de sa bonne mère, l'excellente ménagère, à l'école de son père, latiniste, helléniste, hébraïsant, botaniste, elle est devenue un composé fort aimable & fort original à la fois. Elle fait la tarte aux pommes & traduit Virgile; elle bat le beurre & comprend Pindare, elle tricote des bas en cherchant un problème; on sourit lorsqu'on la voit, aux premières pages, si enfant, si simple & si savante, & on a grande envie de pleurer quand cette innocente créature, trompée dans une affection innocente comme elle, touche aux portes de la mort, & se relève pourtant avec un pieux courage, pour recommencer le combat de la vie. Les détails, les portraits sont charmants, & l'on ne reproche qu'une chose à l'auteur : l'extrême brièveté de son récit.

La seconde nouvelle renfermée dans le même volume est plus animée & pourtant moins originale que *Cousine Phillis*. Cette nouvelle s'appelle *l'Œuvre d'une nuit de mai*. Quelle œuvre que celle qui fut accomplie pendant que la lune argentait la pelouse & que le rossignol chantait sa cantate dans les bosquets du cottage! Un homme jusqu'alors respecté de tous, un père tendrement chéri de sa fille, vient de tuer, dans un moment de fureur & d'ivresse, son associé, & sa fille entre dans le cabinet où ce meurtre s'est commis, au moment où la victime expire. Aidée d'un vieux domestique, elle cache le crime en cachant le corps du délit, & pendant de longues années cet horrible secret empoisonne sa vie. Tout finit bien, & le récit attache singulièrement la curiosité du lecteur.

Ce volume donne une idée exacte du genre de *mistress Gaskell*; les notes agréables & harmonieuses & les notes sombres y résonnent tour à tour, & montrent l'étendue du clavier où se jouait ce talent doux et puissant. Dernière œuvre de l'auteur, il inspire un regret d'autant plus vif pour cette vie sitôt brisée & qui pouvait donner encore tant de fruits (1).

---

## CLAIRE DE FOURONNE

Récit bourguignon

PAR ALFRED DE THÉMAR (2)

---

Œuvre légère, due à une jeune fille qui se cache sous un nom viril, & qui peut être lue par toutes les jeunes filles; elles y trouveront une lecture facile & qui n'est pas dénuée d'intérêt. Claire de Fouronne est orpheline & pauvre, &, selon la tradition des romanciers, elle possède toutes les vertus, tandis que sa riche cousine, Ida de Montrevel, est un composé où s'enlacent les graves défauts & les travers ridicules. Ceci est du roman & n'est pas toujours de l'histoire, car quoique la pauvreté soit la mère du travail & la nourrice des mâles vertus, on ne peut pas nier, hélas! nous le voyons de reste, qu'elle ne dépose trop souvent dans le cœur le fiel, l'envie & les désirs effrénés du bien-être; on ne peut nier non plus que les femmes riches ne soient très-souvent les fidèles dépositaires de la Providence auprès des pauvres, & je crois qu'au temps où nous vivons, c'est une erreur dangereuse que de peindre la pauvreté toujours parfaite, & la richesse toujours insolente. A part cette restriction, je dirai que le récit bourguignon qui nous occupe est amusant, que l'héroïne attache, que les paysages & les scènes de mœurs sont heureusement décrits, & que tout ce volume se laisse lire avec plaisir.

---

(1) Bibliothèque des Chemins de fer (couverture rouge). Prix : 1 franc.

(2) Chez Dillet, rue de Sévres, 15.



LA

# FAMILLE REYDEL

(SUITE.)

XIV

## LE BOUQUET D'AUBÉPINE.

Le printemps était revenu, ce beau printemps où la nature, après la mort de l'hiver, chante l'*Alleluia* triomphant de la Résurrection, le printemps, cher à tous, qui ranime une étincelle de joie dans les cœurs les plus attristés, le printemps où chaque jour est marqué par la naissance d'une fleur nouvelle : les pâquerettes avaient émaillé l'herbe, les pervenches avaient clos leurs yeux bleus, les violettes devenaient rares sous les haies où pleuvaient les perles des aubépines ; les lilas jetaient au vent leur senteur amère, les églantiers ouvraient leurs pétales rosés, les muguetts secouaient leurs clochettes d'ivoire, & les germandrées se miraient dans les eaux ; les syringas étaient en fleurs & les rosiers en boutons : c'était fête au ciel & sur la terre, & la fauvette & le rossignol semblaient les interprètes mélodieux de la création joyeuse ; tout verdissait, même les tombeaux, & du cimetière du village, fleuri & vert, sortait une voix qui disait : Nous gardons les feuilles mortes & les cendres éteintes, mais la séve refléurit, mais l'âme est immortelle !

Les deux sœurs sortaient de la messe matinale, & Albine, qui n'avait pas oublié & que la pompe du printemps ne réjouissait pas, fut frappée cependant de la splendeur de la matinée & du charmant & paisible éclat que revêtait, sous un soleil de mai, le cimetière qui entourait l'église.

Les petites croix des laboureurs se perdaient dans l'herbe verte ; les marguerites, les bassinets, les fleurs violettes des ronces brodaient le tapis d'émeraude jeté sur les cercueils ; les lierres & les ifs, plantes funéraires, mêlaient un jeune feuillage à leurs sombres livrées, & dans les haies de sureau, dans les massifs de troènes, les oiseaux gazouillaient le cantique du matin.

« Quelle vie ! quelle joie ! dit Albine ; & comme cela me paraît triste ! »

Geneviève leva vers elle un regard étonné ; quoi-

qu'elle eût aimé & pleuré sa sœur aînée, le temps avait fait son office ordinaire, le voile triste étendu sur ses jeunes pensées s'était relevé, & elle jouissait avec une ardeur naïve des merveilles du printemps, ciel azuré, soleil clément encore, verdure incomparable & hymnes d'oiseaux qu'on n'entend que durant cette rapide saison.

« C'est beau pourtant, dit-elle, c'est le beau mois de mai, ma sœur, & quand je vois la campagne habillée d'une si jolie robe, je regrette qu'on ait mis notre chère Esther sous des dalles pesantes, dans ce caveau de famille. »

Elles regardèrent toutes deux la chapelle sépulcrale des Keydel qui s'élevait au bout du cimetière & profilait sur l'horizon bleu son arceau gothique.

« Quelqu'un sort de notre chapelle ! s'écria Geneviève, qui donc est venu là si matin ? »

Albine abrita du soleil ses yeux un peu faibles, & dit :

« C'est un homme... il n'a pas l'air d'un paysan... il s'éloigne... je ne saurais le reconnaître à cette distance.

— Je crois bien que nous ne l'avons jamais vu : il est grand, mince, il marche d'un pas ferme ; ce n'est ni un paysan, ni un de nos voisins, pour sûr... Albine, si nous allions dire un *Ave* sur le tombeau d'Esther ?

— Allons. »

Elles hâtèrent le pas & arrivèrent à la chapelle, dont la grille n'était jamais fermée ; les murs couverts de marbre formaient un vaste cahier qui portait les noms de tous les Reydel tombés dans le sillon ; un seul vitrail en ogive, représentant Lazare sorti du sépulcre, éclairait faiblement le petit sanctuaire ; & sous la fenêtre s'élevait un autel, surmonté, pour unique ornement, d'un grand crucifix. Une tristesse sévère régnait en ce lieu où l'on n'entrait que pour prier & où la génération vivante voyait le terme de sa course. Albine entra les yeux baissés & se mit à genoux devant l'autel ; Geneviève la tira bientôt par sa robe & lui dit à demi-voix :

« Regarde, ma sœur, vois ce bouquet ! »

Sur l'autel se trouvait déposé un énorme bouquet d'aubépines fraîchement cueillies, humides encore de la rosée matinale :

« C'est l'homme que nous avons vu, il y a un instant, qui a apporté ces fleurs. Ce ne peut être que lui ! s'écria Geneviève.

— Mais qui, lui ?

— Je ne sais pas : nous n'avons pu voir sa figure. C'est peut-être monsieur Rode ; il se lève matin pour aller voir ses laboureurs aux champs, & en passant il aura cueilli ces fleurs dans les haies.

— Monsieur Rode ? je ne crois pas : il est gros, & cet étranger paraissait mince & grand.

— Notre oncle de la Ferté, alors ?

— Tu rêves ! il nous aurait attendues.

— Attends, c'est le grand Claude de Romenay : grand'mère lui a donné un nouveau bail.

— Mais Claude est boiteux, & puis il ne porte pas une redingote & un chapeau de paille.

— C'est vrai, il ne quitte jamais sa blouse ni sa casquette verte. Où avais-je les yeux ? »

Elles cheminaient en parlant ainsi ; elles s'approchaient du village ; mais ni dans la plaine où verdoyait le blé, ni dans les prairies épandues au bord de la Saône, ni dans les rues champêtres, ni aux alentours de la Pêcherie, elles ne rencontrèrent l'étranger aux fleurs d'aubépine. Geneviève l'oublia bientôt, Albine y pensa, & ses pensées, à force d'errer, se rapprochaient de la vérité.

## XV

### UNE VISITE

Le même jour, vers dix heures du matin, un étranger sonnait à la grille du joli castel qu'occupait monsieur de la Ferté ; il fut introduit, & traversant un parterre à la Le Nôtre, un vestibule meublé d'armes anciennes & modernes, il entra dans une salle à manger où le maître de la maison déjeunait tout en lisant les journaux.

*La Gazette de France* annonçait ses tendances politiques, & deux journaux d'horticulture & de chasse ses goûts dominants. Il leva les yeux sur le nouveau venu, dont le domestique n'avait pas annoncé le nom, & se levant, jetant par terre sa serviette & son journal, il lui sauta au cou, l'embrassa à plusieurs reprises & lui dit du ton le plus chaleureux :

— Mon cher neveu ! mon cher Max ! mon cher sauveur !

— Monsieur... mon oncle ! répondait le jeune homme ému par cette effusion. Vous me reconnaissez donc ?

— Comment ne vous aurais-je pas reconnu ? Je vous ai vu dans un de ces instants qui burinent une figure d'homme dans la mémoire ; & d'ailleurs... vous ressemblez tant à votre père ! je ne m'explique pas que cet air de famille, ces yeux, cette bouche, ne m'aient pas frappé le jour de notre fameux accident. J'avais donc la berluée...

— Non, mais vous étiez blessé.

— Et vous m'avez si bien soigné ! je ne l'oublierai de ma vie, & jugez du plaisir que j'ai à vous revoir, puisque dans mon brave sauveur je trouve le neveu de ma pauvre Alphonsine... Mais, voyons, déjeunez avec moi, sans façon : des œufs, des côtelettes & du vin de mes vignes, un petit Pomard, s'il vous plaît... »

Il sonna pour faire donner un couvert & recommença pour tenir compagnie à son neveu. Celui-ci, en dépit de la jeunesse, de l'air vif du matin, mangeait peu, il semblait absorbé, & refusant un dernier verre de vin que lui versait son hôte, il dit :

« Mon cher oncle, j'ai appris par mon père les généreuses dispositions de ma pauvre cousine Esther... j'en ai été profondément touché... »

— J'ai cru, répondit monsieur de la Ferté avec plus de gravité que de coutume, devoir faire connaître à Maxime, à votre père, les dispositions dernières de ma pupille, en même temps que l'opposition obstinée qu'y faisait madame Reydel ; sa réponse m'a convaincu qu'il est toujours le même : loyal & noble autant qu'un homme puisse l'être.

— Et pourtant il a bien souffert, mon pauvre père ! dit Max en passant la main sur son front ; quelles tristes années que celles de mon enfance, quand les pertes d'argent & les maladies, se succédant chez nous, nous laissaient en proie à toutes les détresses, à toutes les inquiétudes !... Je me souviens de ces jours sans soleil, de ma mère triste & malade, de la lampe de mon père allumée jusqu'au matin, & pour quel salaire ! de mon jeune frère mourant faute d'un air plus clément, de ma sœur qui aurait pu guérir peut-être si on avait pu la conduire aux sources célèbres... je me souviens de tout cela...

Il s'interrompit, & après quelques instants de silence, il reprit d'une voix émue :

— Je haïssais nos spoliateurs, ceux qui avaient enlevé aux miens la vie & la joie, mais depuis que j'ai lu le testament d'Esther, mon âme est adoucie...

— Et vous partagez, cher ami, les sentiments de votre père ? vous ne voulez pas poursuivre en justice l'exécution de ce testament ?

— Les idées de mon père sont les miennes, mon cher monsieur. »

Monsieur de la Ferté lui tendit la main à travers la table...

« Vous êtes certain, dit-il, qu'un jour, par la volonté de vos deux cousines, Esther & Albine, une part notable de ce qui vous est dû vous reviendra, & que vous pourrez donner à madame votre mère, à votre sœur, ce bien-être & ces soins dont jamais elles n'auraient dû être privées. »

— Je n'y compte pas, répondit Max, car je sais combien est ambulatoire la volonté humaine ; dans tous les cas, mon père, ma mère & ma sœur auront toujours mon travail. »

Il se leva & se dirigea vers la fenêtre, & il dit à monsieur de la Ferté ?

« Voit-on d'ici la Pêcherie ? »

— Non, mon cher enfant, un rideau d'arbres nous la cache, mais de l'autre côté de la maison, au second, avec une lorgnette, on voit très-bien le château & une partie du parc. Voulez-vous monter ?

— J'avoue que je désirerais passionnément voir cette maison dont mon père m'a tant parlé, à laquelle sont attachés tous ses souvenirs de jeunesse; & je n'aimerais pas aller rôder autour des murs comme un curieux ou un braconnier.

Il dit ces mots avec un sentiment d'amertume qui se reproduisait chaque fois qu'il faisait quelque allusion aux malheurs de sa famille; les souffrances de la pauvreté étaient la fêlure par laquelle le fiel avait coulé dans cette âme fière. Monsieur de la Ferté évita d'appuyer, & faisant signe à son jeune hôte de le suivre, il le conduisit au second étage devant une fenêtre d'où l'œil embrassait un vaste horizon, puis, lui donnant une forte lorgnette, il lui indiqua le point où il fallait regarder. L'ingénieur, favorisé par la limpidité de cette matinée de mai, vit distinctement & dans tous ses détails la façade & le péristyle de la Pêcherie, découpés nettement sur les futaies du parc; il vit les fenêtres ouvertes de toutes parts sur de riants paysages, les pelouses semées de corbeilles de fleurs; d'un côté de la maison, un immense verger tout blanc de la neige du printemps, de l'autre une charmille épaisse, sombre comme une voûte d'église, des plantations immenses qui se prolongeaient à perte de vue. Il regarda longtemps & soupira, en disant :

« C'est magnifique, mon père me l'avait bien dit : une oasis, un océan de verdure au milieu d'un pays brûlant... Et la chambre qu'occupait mon père, la voit-on d'ici ?

— Oui, à gauche, celle où voltige un rideau blanc. »

Max regarda; monsieur de la Ferté prit à son tour la lorgnette & il s'écria :

« Voilà mes nièces sur la terrasse; regardez donc; c'est permis à une pareille distance.

— Ah! je les vois : une jeune fille en deuil, occupée à lire sous un berceau de chèvrefeuille... je ne vois pas son visage... & une enfant qui est montée sur un banc & qui rattache des branches de glycine...

— La jeune fille est votre cousine Albine, & l'enfant est Geneviève... elle ressemble beaucoup à Esther, cette petite.

— Vraiment! que je la regarde encore. Je la vois très-bien: quel visage intéressant! & elle ressemble à Esther ?

— Tout à fait. Du reste, vous avez vu Esther? vous devez vous en souvenir ?

— Comme d'une vision. Elle est pour moi un idéal de beauté, de courage & de bonté auquel je comparerais, je crois, toutes les femmes sans en trouver une qui lui ressemble. Je ne suis pas romanesque, mon cher oncle, les écoles spéciales ne forment guère de Dons Quichottes; mais depuis que

j'ai connu l'âme d'Esther, je comprends le culte des chevaliers pour leur dame.

— Il est fâcheux, il est regrettable, dit monsieur de la Ferté, que... »

Mais il n'acheva pas sa pensée : à quoi bon parler d'un projet d'union que la mort avait rendu impossible? il fit descendre son jeune hôte, le promena dans ses jardins, le fit causer de sa carrière & de son avenir, & vit approcher avec regret l'heure inexorable du départ.

« J'ai cédé à une fantaisie, dit Max, en venant visiter le pays de mon père, la tombe de mon aïeul & de ma cousine; mais votre bon accueil, mon oncle, ajoute un grand prix aux souvenirs que j'emporte de mon voyage. Adieu & merci.

— Ma maison vous sera toujours ouverte, mon cher enfant; n'oubliez pas cela. »

Il l'embrassa à plusieurs reprises, & ils se quittèrent.

## XVI

### SOLITUDE

Monsieur de la Ferté ne raconta ni à sa belle-mère ni à ses nièces la visite qu'il venait de recevoir; elle eût offensé, irrité madame Reydel, elle eût trop fortement ému Albine.

Albine avait annoncé, dès son enfance, une imagination vive & un caractère passionné; toute petite, ses jeux la captivaient tout entière; plus âgée, ses premières lectures la transportaient dans un monde imaginaire; elle voyait la grotte de Robinson Crusoe, elle jouait sur le sable de l'île déserte, elle souriait aux fées, elle causait avec les personnages de l'Histoire Sainte; tout prenait corps & vie dans son cerveau; ses études furent embrasées avec ardeur, les grandes scènes de l'histoire la remuaient profondément: Jeanne d'Arc, Christophe Colomb étaient ses héros; elle ne pouvait penser sans émotion à leur destinée orageuse; mais quand l'âge de la première communion lui eut apporté les notions sérieuses de la foi, quand elle eut reçu à la table sainte les premières étincelles de l'amour divin, la céleste réalité remplaça pour elle les songes romanesques. Pourtant elle rêva encore, elle rêva aux ermites dans les Thébaïdes, aux missionnaires arborant la croix sur des plages inconnues, aux vierges-martyres affrontant les tyrans, rêves innocents & tels qu'en faisaient sainte Thérèse & son jeune frère, & qui laissaient dans son âme une vive impression de poésie & de ferveur qui demeura le sentiment dominant de sa jeunesse; à côté de cette piété tendre qui s'enracina de plus en plus dans son cœur, une autre affection, née au berceau, vivait & grandissait: celle qui l'unissait à sa sœur. Esther était tout pour elle, amie, confidente, conseil, exemple; elle ne comprenait pas l'existence sans cet appui ni ce bonheur, & quand Esther disparut, quelque chose

mourut en Albine. Le rayon s'était éteint, un voile de crêpe tombait devant l'avenir; gaîeté, projets, vie en commun, longs jours heureux passés ensemble, certitude, confiance, sympathie, repos du cœur, intimité profonde, tout s'évanouissait sans retour, & ses premières larmes submergèrent toutes ses espérances. Sa vie avait changé d'aspect: autant elle devait être riante avec Esther, autant, sans elle, le chemin serait désolé, & dans ce désert qu'il lui fallait traverser seule, elle ne vit que deux pensées qui pussent la guider: Dieu & le devoir, consolations austères d'une existence désormais en deuil.

Les dernières volontés d'Esther, exprimées par sa parole & par son testament, furent gravées en même temps dans le cœur d'Albine, & si elle désirait vivre, c'était pour accomplir ce vœu d'une mourante, pour être l'instrument de cet acte de justice, ardemment souhaité par l'aînée des sœurs, & dès lors passionnément accepté par l'autre. Elle se conforma encore au désir d'Esther, en ne forçant pas la main à madame Reydel; mais pourtant, il faut l'avouer, devant cette résistance obstinée, elle ne trouvait pas dans son âme, pour cette aïeule plus respectée qu'aimée, l'indulgence angélique d'Esther. Et, dès lors, pour témoigner à sa grand'mère de l'amour, pour l'environner de soins pressés, il fallait le souvenir & les ordres d'Esther, tout-puissants sur Albine.

Elle se sentait désormais si peu en communauté d'idées avec madame Reydel, sur le point important, celui de l'origine & de l'emploi de leur fortune, que la confiance devenait impossible, & leur vie sous le même toit s'écoulait dans des relations douces, tristes, un peu froides du côté de la petite-fille & toujours un peu tendues, un peu rigides du côté de l'aïeule, qui devinait un juge dans son enfant, & qui souffrait cette peine inavouée, humiliante, qu'elle n'aurait confessée à personne & contre laquelle se raidissait son énergique volonté!

La Pêcherie, si gaie & si aimable jadis, était triste; les mois brillants de l'année passaient avec

leur escorte de fleurs & de moissons sans amener un sourire dans cette maison silencieuse & voilée. On ne faisait plus de musique: Albine haïssait ce talent qu'elle partageait avec sa sœur; il n'était plus question de fêtes, de promenades sur la Saône, de dîners chez les voisins ou de déjeuners au fond des bois; tous ces petits points lumineux qui éclairaient le tissu de la vie avaient disparu. Monsieur de la Ferté, seul, faisait tous les jours visite au château; il trouvait d'ordinaire madame Reydel & Albine dans un petit salon qu'elles ne quittaient guère: l'aïeule assise devant un secrétaire, compulsant des registres ou écrivant des lettres à ses fermiers; Albine, pâle, le front courbé sous un éternel ennui, passant machinalement la navette dans les mailles du filet, & achevant sans goût & sans plaisir un immense travail qu'elle avait commencé avec sa sœur; elles parlaient peu, & c'était toujours de choses indifférentes, conversation banale, coupée par un profond soupir. Geneviève, dans une pièce voisine, griffonnait quelques devoirs; parfois Cyprien passait sous les fenêtres, promenant d'un air mélancolique deux ou trois chevaux qui semblaient deviner la pensée de leur maître; les chiens suivaient, la queue basse, & en les entendant, le petit Stello, toujours couché aux pieds d'Albine, grognait sourdement. Monsieur de la Ferté, à bout de ressources, proposait à sa belle-mère une partie de dames, & lorsqu'elle était engagée, Albine se retirait dans sa chambre.

A la nuit tombante, l'oncle Horace s'en allait chez lui, plus fatigué que s'il eût fait dix lieues dans les terres labourées, & il se disait habituellement:

« La position de ces dames n'est pas tenable: elles meurent à petit feu d'ennui & de tristesse: mais qu'y faire?... Esther était le lien; elle partie, le faisceau est rompu, comment le renouer?... Albine est triste, sa grand'mère se trouve offensée & froissée, comment les réunir?

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)



# HONNEUR ET PROFIT

SCÈNES DIALOGUÉES

## PERSONNAGES

M<sup>me</sup> KENNY, 60 ans.  
M<sup>me</sup> DUROC, sa nièce, 35 ans.  
M<sup>me</sup> ALBAN, sœur de M<sup>me</sup> Duroc, 40 ans.  
ALBERTINE, 10 ans, fille de M<sup>me</sup> Duroc (enfant terrible).  
BATHILDE, 20 ans. } Filles de M<sup>me</sup> Alban.  
MARIA, 18 ans. }  
ADELINE, 14 ans. }  
SÉRAPHINE, femme de chambre.  
Plusieurs dames.

*La scène se passe à Paris.*

## ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon très-élégant, orné de fleurs.

### SCÈNE I

M<sup>me</sup> DUROC, SÉRAPHINE.

*(M<sup>me</sup> Duroc, entourée d'écrins, étale ses bijoux sur un guéridon, et prépare sa parure du soir.)*

MADAME DUROC, *avec humeur*. Qu'est-ce que vous dites, Séraphine? Une dame irlandaise qui vient me donner des nouvelles de ma tante? Quelle est cette dame? Vous ne lui avez pas demandé son nom?

SÉRAPHINE. Madame, elle dit qu'il est inutile de se faire annoncer, qu'elle n'est pas connue de madame, qu'en disant qu'elle arrive de Galway & qu'elle a vu mademoiselle Kenny, cela suffit.

MADAME DUROC. Cela ne me suffit pas le moins du monde; la preuve, c'est que vous allez dire que je n'y suis pas.

SÉRAPHINE, *avec embarras*. Comment donc faire? Elle a aperçu madame quand j'ai ouvert la porte du salon.

MADAME DUROC. Dites que je suis occupée, que je suis malade, que j'ai du monde; tirez-vous-en

comme vous pourrez, mais laissez-moi tranquille; allez, en voilà assez. *(Séraphine sort.)*

### SCÈNE II

M<sup>me</sup> DUROC, *seule*.

Elle tombe bien! Un jour de grande réception, venir me parler de ma tante! Une tante que je n'ai pas vue depuis vingt-cinq ans. D'ailleurs, la roue a tourné; qu'y a-t-il de commun aujourd'hui entre ces gens-là & mon entourage?

### SCÈNE III

M<sup>me</sup> DUROC, ALBERTINE.

ALBERTINE. Mère, qu'est-ce que tu mettras ce soir?

MADAME DUROC. Tu le verras.

ALBERTINE. Moi, je veux le savoir tout de suite. Tu mettras tes diamants, dis?

MADAME DUROC. Oui.

ALBERTINE. En diadème, dis? Hein? dis?

MADAME DUROC. En diadème.

ALBERTINE. Tant mieux. Ah! quel bonheur! une grande soirée! N'est-ce pas que je resterai jusqu'à la fin? Séraphine dit que j'irai me coucher à onze heures; par exemple! Juste quand on arrive!... Moi d'abord, je ne veux pas, ainsi...

MADAME DUROC. Mais, mon amour, tu as déjà veillé cette semaine, tu es toute pâle. Songe que tu n'as que dix ans, bien que tu paraisses avoir davantage.

ALBERTINE, *faisant la moue*. Ça ne fait rien. Je veux rester jusqu'à la fin, moi. Si tu ne veux pas, je demanderai à papa, & il dira bien que j'ai raison, lui!

### SCÈNE IV

LES MÊMES, SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE. Madame, cette dame irlandaise demande à quelle heure elle doit revenir; elle tient à parler à madame.

MADAME DUROC, *avec impatience*. Qu'elle m'ennuie! Allons, faites-la entrer, mais dites-lui bien que je n'ai qu'un moment.

SÉRAPHINE. Bien, madame.

SCÈNE V

M<sup>me</sup> DUROC, ALBERTINE, M<sup>lle</sup> KENNY.

MADemoisELLE KENNY. J'ai l'honneur de vous saluer, madame ; je vous demande mille pardons de vous déranger, mais j'arrive de Galway, & je me suis chargée de vous apporter des nouvelles de mademoiselle Kenny & de lui donner des vôtres.

MADAME DUROC. C'est bien, madame. (*Sechement.*) Assoyez-vous. (*Mademoiselle Kenny s'assoit.*)

ALBERTINE, à *demi-voix*. Mère, elle prend un fauteuil, un des beaux !

MADAME DUROC. Tais-toi.

ALBERTINE, à *demi-voix*. Tu disais que c'était pour les grandes dames comme toi !

MADAME DUROC, brusquement. Je te dis de te taire.

MADemoisELLE KENNY. Mademoiselle Kenny se porte bien, très-bien en vérité, car elle n'est plus jeune.

MADAME DUROC. Dame, non ! Elle doit bien avoir soixante ans, autant que je puis me rappeler ; il y a si longtemps que j'ai quitté l'Irlande. (*Avec indifférence.*) On ne se connaît plus.

MADemoisELLE KENNY. Non, mais on se souvient. Mademoiselle Kenny n'a jamais perdu de vue aucun membre de sa famille ; elle m'a souvent parlé de vous, madame, ainsi que de votre sœur madame Alban ; j'espère la trouver en parfaite santé.

MADAME DUROC. Probablement. Ma sœur est d'une forte constitution. Nous nous sommes un peu perdues de vue ; nos maris ne s'entendaient pas, le mieux a été de cesser toute relation.

MADemoisELLE KENNY. Ce sont de ces durs sacrifices que la paix du foyer exige quelquefois. Mais madame Alban est devenue veuve ?

MADAME DUROC. C'est vrai. Néanmoins les choses en étaient venues à ce point que... enfin, nous avons cru devoir rester chacune de notre côté. Nous avons nos idées, nos habitudes ; le cercle de ma sœur n'eût pas été le mien.

MADemoisELLE KENNY. Madame votre sœur habite Paris depuis plusieurs années ?

MADAME DUROC, avec embarras. On le dit, je le suppose. C'est très-possible ; Paris est si grand !

SCÈNE VI

LES MÊMES, SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE. Madame, on vient pour une note. (*Elle présente une note.*)

MADAME DUROC. Qu'on revienne.

SÉRAPHINE. Madame, on est déjà venu hier & avant-hier.

MADAME DUROC, jetant un regard sur la note. C'est de chez l'épicier ? Cinq cent vingt-sept francs ! ce sont des voleurs, dites qu'on passera.

SÉRAPHINE. Madame, on l'a déjà dit deux fois.

MADAME DUROC. Eh bien, ça fera trois. Arrangez-

vous comme vous voudrez, fermez la porte. (*SérAPHINE sort.*) Ces gens-là sont incroyables. Ils devraient se trouver trop heureux de servir les grandes maisons.

SÉRAPHINE, rentrant. On demande quand on pourrait parler à madame ; c'est le maître lui-même qui apporte la note, il dit qu'il attendra dans l'antichambre jusqu'à ce que madame puisse venir.

MADAME DUROC, avec hauteur. Mais voyez donc, quel entêtement ! Dites que j'ai quelqu'un.

MADemoisELLE KENNY. Madame, je vous supplie de ne pas vous gêner. Permettez-moi de vous attendre.

MADAME DUROC. Allons, je m'en vais voir ce que c'est. Comme c'est agréable d'avoir affaire à ce monde-là ! Albertine, reste avec madame.

SCÈNE VII

M<sup>lle</sup> KENNY, ALBERTINE.

ALBERTINE, enfilant des perles. Oui, maman. (*A mademoiselle Kenny, avec étourderie.*) Ça l'ennuie d'être dérangée parce que nous donnons une grande soirée. Quand vous avez sonné, elle a dit : Que le bon Dieu les bénisse !

MADemoisELLE KENNY. Je comprends que madame votre mère soit fort occupée un jour de réception ; je ne la retarderai pas.

ALBERTINE. Vous ferez bien.

MADemoisELLE KENNY. Je voulais seulement remplir les intentions de mademoiselle Kenny. Et vous, ma chère enfant, vous ne connaissez pas cette vieille tante irlandaise qui a demeuré longtemps avec votre bon papa, & qui lui a fermé les yeux l'année dernière ?

ALBERTINE, gaiement. Moi, je ne connais personne de la famille, je n'en entends jamais parler. Mais nous avons des connaissances, oh ! de belles connaissances ! Madame Lanlaire, qui a quatre chevaux ; madame Bruyant, qui va en avoir six, & d'autres qui ont tous beaucoup, beaucoup d'argent !

MADemoisELLE KENNY, avec douceur. Ah ! c'est une belle chose que la fortune, mais n'y arrive pas qui veut.

ALBERTINE. Papa dit que si. Quand on est dans les affaires & qu'on sait s'y prendre, c'est très-facile.

MADemoisELLE KENNY, avec bonté. Le croyez-vous, chère petite ? J'ai cependant connu beaucoup de commerçants qui ont acquis de l'aisance, mais ne sont pas devenus millionnaires, bien qu'ils eussent entre les mains ce qu'on appelle une bonne affaire.

ALBERTINE. Papa dit que ceux-là, ce sont des imbéciles. Lui, il a fait fortune en dix ans.

MADemoisELLE KENNY. Les circonstances lui ont été favorables apparemment.

ALBERTINE. Non, c'est sa découverte, son invention.

MADemoiselle KENNY. Ah! je comprends que celui qui découvre une chose utile à l'humanité en retire une juste récompense; cela devrait être toujours ainsi.

ALBERTINE. Il n'y a pas besoin que ce soit une chose utile. Papa, lui, c'étaient des petits pots avec presque rien dedans; ça se vendait très-cher chez tous les marchands, & ça guérissait toutes les maladies.

MADemoiselle KENNY. Assurément, il devait entrer dans la composition d'un pareil trésor des substances rares & précieuses?

ALBERTINE. Pas du tout. Maman rit toute seule quand elle y pense, & papa dit qu'on ne réussit jamais mieux qu'en profitant de la bêtise des autres.

MADemoiselle KENNY, avec une profonde tristesse. Il y a plusieurs moyens, ma chère enfant, pour acquérir des richesses; l'important est de faire un choix sage.

ALBERTINE, éclatant de rire. Ah bah! pourvu qu'on arrive, tous les moyens sont bons, c'est maman qui l'a dit.

MADemoiselle KENNY, essuyant des larmes. Pauvre petite! (A part.) Si jeune encore! le mal est déjà bien profond! O mon pauvre frère, Dieu t'a caché bien des douleurs!

### SCÈNE VIII

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DUROC.

MADAME DUROC. Pardon, madame, on n'en finit pas avec ces gens-là! ils sont d'une indiscrétion & d'un bavardage!

MADemoiselle KENNY, se levant. Madame, je craindrais moi-même d'être indiscrète en vous retenant plus longtemps; j'ai voulu seulement vous donner des nouvelles de mademoiselle Kenny.

MADAME DUROC, avec distraction. Ainsi, elle va bien? Allons, tant mieux!

MADemoiselle KENNY. Sa santé s'est tout à fait remise; mais elle a été bien altérée au moment de la mort de monsieur votre père.

MADAME DUROC. Sans doute. Pauvre père! (A Albertine.) Albertine, va dire aux domestiques que je n'y suis pour personne; il faut que je fasse deux visites avant le dîner; que Philippe attèle tout de suite.

### SCÈNE IX

LES MÊMES, moins ALBERTINE.

MADemoiselle KENNY. Votre excellent père! il vous aimait bien toutes deux!

MADAME DUROC. Moi aussi je l'aimais bien; pauvre père! Oh! certainement! J'ai eu tort de ne pas lui écrire plus souvent depuis quelques années; je me le reproche, mais si vous saviez comme cette vie de Paris est absorbante! Tout le monde

s'en plaint. Ce sont des devoirs de société, des connaissances à faire, des relations à entretenir, des dîners à donner, à accepter, des soirées, des... que sais-je! Tout n'est pas roses dans le grand monde, je vous assure! On n'a pas le temps de penser.

MADemoiselle KENNY, sévère. Ni peut-être celui de regretter. Madame, je vais prendre congé de vous. Que dirai-je de votre part à mademoiselle Kenny?

MADAME DUROC, souriant avec dédain. Cette pauvre tante! Dites-lui donc qu'elle ne se tourmente pas à cause de moi, que je suis aussi heureuse que possible, bien posée, habitant un joli quartier... (Montrant du geste le luxe qui l'entoure.) Enfin, vous voyez, j'ai tout ce qu'il me faut, rien ne me manque.

MADemoiselle KENNY, d'un regard interrogateur. Rien ne vous manque, madame?

MADAME DUROC. Mais non; nous avons réussi, tout est là.

MADemoiselle KENNY. Tout est là? (Très-sérieuse.) Et la bénédiction de votre père, elle ne vous manque pas non plus? (Avec autorité.) Mon frère n'en a laissé qu'une, & c'est moi qui suis chargée de la transmettre à qui elle manquera... Adieu, Pauline, je ne vous dérangerai plus. (Elle sort précipitamment.)

### SCÈNE X

M<sup>me</sup> DUROC, stupéfaite.

C'est elle! c'est ma tante elle-même! Tâchons surtout de ne rien laisser paraître. La position avant tout!

### SCÈNE XI

M<sup>me</sup> DUROC, ALBERTINE.

ALBERTINE. Quelle drôle de dame! Elle ne dit que des choses ennuyeuses. Comme elle est mal habillée! As-tu vu? Elle a une robe de laine! un chapeau comme on en portait l'année dernière. Ah! certes! ce n'est pas une personne comme il faut!

MADAME DUROC. Que veux-tu? La pauvre femme, elle fait comme elle peut!

ALBERTINE. C'est drôle que ma tante ait des amies de ce genre-là? Elle est venue à pied par la pluie, est-ce ridicule! Elle était toute crottée; les gens comme il faut ne se crottent pas; ils vont en voiture.

MADAME DUROC. On a commencé à atteler, n'est-ce pas?

ALBERTINE. Oui. Dis donc, mère, tu vas m'emmener avec toi faire des visites?

MADAME DUROC. Non certainement.

ALBERTINE. Si, moi, je le veux!

MADAME DUROC. Et tes devoirs, qu'est-ce qui les fera?

ALBERTINE. Pas moi.

MADAME DUROC. Et ta maîtresse, que dira-t-elle ?

ALBERTINE. Ce quelle voudra.

MADAME DUROC. Écoute, Albertine, t'emmener ne serait vraiment pas raisonnable. Si tu veilles ce soir, tu te lèveras demain à midi.

ALBERTINE. Oui, en même temps que toi.

MADAME DUROC. Avec tout cela, tu n'apprends rien, tu seras une ignorante, une personne nulle.

ALBERTINE. C'est bien égal, puisque tu dis toi-même que c'est l'argent qui fait tout.

MADAME DUROC, *riant*. Enfant terrible, va !... Allons, va dire à Séraphine de t'habiller, mais dépêche-toi. Si tu me fais attendre, je partirai sans toi !

ALBERTINE, *courant*. Cinq minutes, pas davantage. (*Elle sort, sa mère la suit.*)

## ACTE II

Le théâtre représente un magasin de modes, tout y est d'une élégante simplicité.

### SCÈNE I

(*Madame Alban et ses trois filles travaillent autour d'une table.*)

MADAME ALBAN. Allons, mes enfants, bon courage, c'est un coup de feu, il ne faut pas s'en plaindre.

ADELINE. Maman, je ne suis pas folle des coups de feu. On se couche tard, on se lève de bonne heure, on mange en l'air, ça ne me va pas.

MARIA, *gaie*. Adeline est pour le solide. Dix heures de sommeil & quatre repas par jour.

ADELINE. Très-bon régime ! Au lieu de ça, il faut être pressée, pressée !..

MADAME ALBAN. Que veux-tu, ma fille ? c'est la saison. Les dames reviennent tard de la campagne & veulent être coiffées toutes en même temps.

BATHILDE. Chère maman, trouvez-vous cette fleur bien posée ? (*Elle montre le chapeau qu'elle achève.*)

MADAME ALBAN. Un peu plus à gauche. Bien, c'est cela. Il est fort joli ton chapeau ; tu vas le mettre en montre, n'est-ce pas ?

BATHILDE. Oui, maman.

ADELINE, *vivement*. Mets-le vite en montre pour attirer les belles dames. On viendra l'essayer une fois, deux fois, trois fois ; on le trouvera fort cher, trop comme ceci, pas assez comme cela ; on te priera d'y ajouter une chose ou une autre, de changer les brides, de remplacer la fleur, de diminuer le prix, & quand tout cela sera fait, il deviendra tout à coup délicieux !

MARIA. Adeline peint les choses au naturel. Oh !

que c'est difficile d'être aimable & gracieuse avec des personnes qui sont souvent si capricieuses, si peu polies !

MADAME ALBAN. Et pourtant il faut être aimable & gracieuse envers tout le monde, c'est le seul moyen de ne pas perdre la vente. Dans le commerce, vois-tu, rien n'est petit, rien n'est indifférent, tout compte. Eh ! ne nous plaignons pas des moyens qui sont entre nos mains. Eussions-nous pensé, il y a dix ans, que nous pourrions soutenir un ménage de quatre personnes, subvenir aux frais d'une éducation simple, mais suffisante, & surtout payer peu à peu toutes les dettes qu'a laissées bien involontairement votre cher papa ?

BATHILDE. C'est vrai, maman, quand on pense à cela, on reprend courage. Non, non, il ne faut se plaindre de rien, puisque l'honneur de notre nom est sauvé !

MADAME ALBAN, *tendant la main à Bathilde*. Ma chère Bathilde, que j'aime à t'entendre parler ainsi !

MARIA. Maman, je pense à ce sujet tout ce que pense ma sœur, croyez-le bien. Si je perds patience quand les dames sont trop capricieuses, cela ne m'empêche pas d'être fort contente de mon sort.

ADELINE, *avec étourderie*. Et moi donc ? Si l'on croit que je suis fâchée, on se trompe. Je sais parfaitement que notre travail nous a tout donné, & qu'il suffit chaque jour à nos besoins. J'en suis très-reconnaissante. (*Riant et pressant sur son œur le chapeau qu'elle garnit.*) Oh ! mon chapeau, que je vous remercie !

MARIA. Petite folle ! pas trop d'émotion, tu l'aplatirais.

MADAME ALBAN, *avec une gravité sereine*. Allons, vous êtes trois bonnes filles, & vous méritez que le ciel bénisse votre travail.

MARIA. Voilà une dame qui cherche un chapeau.

ADELINE. Bon ! une perruque & du rouge ! à toi, Maria, & ne ris pas.

### SCÈNE II

LES MÊMES, UNE DAME d'un aspect comique portant un petit chien sous le bras.

ADELINE, *à demi-voix*. Un vrai portrait qui marché, un pastel !

LA DAME, *à Maria qui va au-devant d'elle*. Mamzelle, combien ce petit chapeau rose ?

ADELINE, *à part*. Et encore c'est le rose ! Pauvre chapeau !

MARIA. Celui-ci est de vingt-cinq francs, madame. (*Elle montre le chapeau rose.*)

LA DAME. Vingt-cinq francs ? je ne passe jamais dix-huit, c'est mon prix.

MARIA. Madame, c'est impossible ! En voici un foncé qui rentrerait à peu près dans le prix que vous voulez y mettre.

LA DAME. Foncé ! quelle horreur ! c'est bon pour

les grand'mères. Je n'aime que les couleurs claires, le rose. Essayez-moi celui qui m'a plu... Vous allez vous asseoir sur ce fauteuil, mamzelle, & vous ne direz pas un mot, entendez-vous ?

MARIA, *hésitant*. Comment, madame ? je...

LA DAME. Excusez, mamzelle, je parlais à ma petite chienne.

MARIA. Ah ! bien, madame. (*Adeline se sauve dans la pièce voisine en éclatant de rire. La Dame essaie le chapeau rose, qui lui donne l'aspect le plus grotesque.*)

LA DAME. Comment le trouvez-vous sur ma tête ?

MARIA. Il est fort joli, madame ; le rose, c'est si frais !

LA DAME. Et puis, ça va bien. Est-ce la forme la plus nouvelle ?

MARIA. Il sort de l'atelier.

LA DAME. C'est que je n'aime que la dernière mode. Allons, diminuez-le de sept francs.

MARIA. De sept francs ! Madame n'y pense pas ! je le mettrai à vingt-deux francs, c'est tout ce que je puis faire, & réellement c'est trop bon marché.

LA DAME. Oh ! que non ! Il est fort cher. Allons, voyons, changez-moi la fleur de place.

MARIA. Elle est pourtant bien comme cela.

LA DAME. Non, je ne trouve pas. C'est une ou deux épingles à ôter, n'est-ce pas ?

MARIA. Oh ! madame, s'il ne faut que cela pour vous contenter... (*Elle ôte la fleur.*) Vous préférez qu'elle soit à gauche ?

LA DAME. Non, au milieu, juste au milieu.

MARIA. Au milieu ! mais, madame, ça ne se fait pas !

LA DAME. Eh bien, ça se fera.

MARIA. Mais ce serait ridicule ! Tenez, voyez ! (*Elle pose la fleur debout, au milieu.*)

LA DAME. Voyons, essayons-le. Très-joli, ce n'est pas ordinaire !

MARIA. Non assurément, je n'en ai jamais vu.

LA DAME. Tant mieux !

MARIA, *impatentée*. Madame, je ne peux pas ! Il m'est impossible de laisser sortir de la maison un chapeau pareil ! Non, non, je ne le ferai pas !

LA DAME. Vous ne le ferez pas ? Eh bien, gardez votre chapeau, je garde mon argent. Allons-nous-en ; mamzelle, ce ne sera pas ici qu'on vous coiffera. (*Elle emporte sa chienne.*)

### SCÈNE III

LES MÊMES, moins LA DAME au chien.

MARIA. S'il n'y a pas de quoi perdre patience !

MADAME ALBAN, *riant*. C'est vrai. Allons, tu as bien fait d'en rester là. Ce chapeau eût été la honte de notre maison, & dans les petites choses comme dans les grandes, mieux vaut honneur que profit. (*Adeline revient s'asseoir.*)

ADELINE. C'est malheureux de manquer la vente, mais c'est bien bon de rire un peu !

MARIA. Voilà encore une dame qui s'arrête. Oh !

celle-là, c'est autre chose. Mise très-simple, mais du goût & de la distinction ; il faut un chapeau modeste, mais bien fait.

### SCÈNE IV

LES MÊMES, M<sup>lle</sup> KENNY.

MARIA. Quel genre de chapeau madame désire-t-elle ?

MADMOISELLE KENNY. Mademoiselle, je ne viens pas acheter un chapeau, j'arrive d'Irlande, où j'habitais Galway, & je viens donner à madame Alban des nouvelles de sa tante, mademoiselle Kenny.

MADAME ALBAN, *se levant*. Des nouvelles de ma tante ! Oh ! madame, soyez la bien venue, & permettez-moi de vous présenter mes trois filles. (*Les trois jeunes filles se lèvent et saluent avec respect.*)

MADMOISELLE KENNY. Quelle aimable réception ! Je vois que le souvenir de la tante irlandaise est loin de s'effacer.

MADAME ALBAN. S'effacer ! il faudrait que nous fussions bien ingrates ! Ma tante n'a-t-elle pas fait à ma place tout ce que j'aurais dû faire si les circonstances ne s'y étaient opposées ?

MADMOISELLE KENNY. Vous êtes en correspondance avec elle, je le sais.

MADAME ALBAN. Non-seulement moi, mais mes enfants. Il n'est pas nécessaire de se voir pour se lier très-intimement ; nous nous connaissons, nous nous écrivons, & surtout nous nous aimons.

MADMOISELLE KENNY. Elle me parlait de vous sans cesse & avec le plus vif intérêt ; je sais même les noms de mesdemoiselles vos filles : Bathilde, Maria & Adeline.

ADELINE, *très-gaie*. Oui, c'est moi Adeline.

MADMOISELLE KENNY. C'est vous, mais vos sœurs vous appellent le petit Lutin, je sais tout.

ADELINE, *étonnée*. Ah ! ma tante vous montrait donc nos lettres ?

MADMOISELLE KENNY, *riant*. Qui sait ?

MADAME ALBAN. Je vois, madame, que vous êtes une bien bonne amie de ma tante, & je suis d'autant plus charmée de vous recevoir. Parlez-nous d'elle, de sa santé, de ses projets ; la verrons-nous un jour ? Il était question d'un voyage en France ?

MADMOISELLE KENNY. Il en est encore question.

LES TROIS JEUNES FILLES. Oh ! quel bonheur !

MADMOISELLE KENNY. Chères enfants, vous l'aimez donc ?

MARIA. Mais certainement, nous l'aimons ! Ma-maman nous parlait d'elle quand nous étions toutes petites.

ADELINE. Quand on avait le malheur de ne pas être sage, on entendait dire : C'est bon, j'écrirai cela à ma tante, ou à votre bon papa !

BATHILDE. Cher bon papa !

MADMOISELLE KENNY. Ne le plaignons pas, mes amies ; il s'est endormi bien paisiblement dans les bras de sa sœur, tranquille sur votre sort, &

sachant combien vous avez lutté contre le malheur qui vous poursuivait.

MADAME ALBAN. Mon bon père! c'est lui qui de loin a tout fait. C'est son exemple, ce sont ses leçons, ses conseils qui ont été ma règle de conduite!

MADemoiselle KENNY. Il a toujours approuvé, madame, l'éducation que vous avez donnée à vos enfants.

MADAME ALBAN. Je n'ai fait que leur transmettre les traditions de notre famille : se contenter de peu, faire honneur à ses affaires, sacrifier toujours la forme au fond.

MADemoiselle KENNY. Les résultats que vous avez obtenus, madame, sont le digne couronnement de vos efforts.

BATHILDE. Voilà des dames... trois dames.

MADAME ALBAN. Mille pardons!

### SCÈNE V

LES MÊMES, TROIS DAMES élégantes.

(Scène confuse pendant laquelle on essaie des chapeaux, on va, on vient, on parle, on achète on paie.)

### SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LES TROIS DAMES.

MADemoiselle KENNY. Quel mouvement, quelle agitation! Avez-vous fait du moins de bonnes affaires?

MADAME ALBAN. Très-bonnes! Vous nous avez porté bonheur.

MADemoiselle KENNY, avec tendresse. Oh! puissiez-vous le dire avec vérité!... Mais veuillez me permettre une question : Vous avez une sœur à Paris? La voyez-vous quelquefois?

MADAME ALBAN. Jamais. J'ai cherché à renouer nos relations, j'ai vu qu'on préférerait me laisser dans l'oubli, je m'y suis résignée ; mais si ma sœur avait besoin de moi, elle me trouverait toujours.

MADemoiselle KENNY, tendant la main à sa nièce. Que vous m'êtes sympathique! Dites-moi, chère madame Alban, que répondrai-je à votre tante quand elle me demandera des détails sur votre famille, sur votre intérieur?... Enfin, vous trouvez-vous heureuse? Que vous manque-t-il?

MADAME ALBAN. Ce qui me manque? Nous avons payé nos dettes ; un travail soutenu me donne à présent plus que le nécessaire. Il ne me manque... Ah! ma tante le sait bien! Il ne me manque qu'une seule chose, & celle-là me manquera toujours.

MADemoiselle KENNY. Qu'est-ce donc?

MADAME ALBAN, avec émotion. La bénédiction de mon père!

MADemoiselle KENNY, debout la main sur la tête de madame Alban. Recevez-la, ô ma nièce Marie! Il me l'a donnée pour la transmettre à sa fille bien aimée.

TOUTES, ensemble. Ma tante! (Elles se jettent dans les bras de mademoiselle Kenny.)

MADAME ALBAN. Ma chère tante, j'aurais dû vous reconnaître à la bonté de ce regard qui me rappelle le regard de mon père... Mais, dites-moi, je vous en supplie, n'a-t-il pas laissé deux bénédictions? N'y en a-t-il pas une pour ma pauvre sœur?

MADemoiselle KENNY, grave. Non. Il n'en a laissé qu'une. Votre sœur, je l'ai vue aujourd'hui, elle n'a besoin de rien. Elle n'aura ni la bénédiction de son père ni la bénédiction de Dieu; elle a préféré le profit à l'honneur, tous les moyens lui ont été bons, rien ne lui manque. (Avec mépris.) Elle a réussi!

M<sup>me</sup> DE STOLZ.

LA

## DEMOISELLE DE COMPAGNIE

(SUITE)

III

Pendant qu'Éléonore écrivait à son amie, monsieur de Pierrefix avait rejoint le vicomte dans une petite pièce qui lui servait de cabinet. Le gentil-

homme négociant venait d'avoir un long entretien avec un commerçant du pays; il était triste & soucieux, mais il s'efforça de paraître calme aux yeux de Gaston.

« Eh bien ! lui dit-il en lui tendant la main, astu entièrement renouvelé connaissance avec Ro-

seline, & comment s'est passée cette promenade ?

— Mais à la satisfaction générale, j'espère, à la mienne du moins. L'institutrice de ma cousine me paraît une personne d'esprit & de bon sens, sa conversation est fort agréable; y a-t-il longtemps que vous l'avez chez vous, mon oncle ?

— Six mois environ, c'est une bonne créature; elle sert à ma fille de demoiselle de compagnie & la satisfait entièrement, parce qu'elle sait se tenir à sa place, car Roseline, élevée dans un des meilleurs pensionnats de Paris, y a terminé son éducation.

— Ah ! dit Gaston, elle est si jeune cependant; mais cette demoiselle de compagnie, où l'avez-vous trouvée ?

— Elle m'était recommandée par des personnes fort honorables, elle a beaucoup de bon sens & de modestie, & elle s'est extrêmement attachée à ma fille. Je sais bien que quelques mauvaises langues ont prétendu qu'elle avait en entrant chez moi des vues intéressées, & que le titre de vicomtesse serait fort de son goût...

— Et probablement aussi le vicomte ? interrompit Gaston avec une certaine vivacité.

— En vérité je n'en crois rien, & j'avoue même qu'il faudrait être doué d'une forte dose de fatuité pour en concevoir seulement le soupçon.

— Ainsi donc, mon oncle, vous ne songez pas à l'épouser ? »

Monsieur de Mérial haussa les épaules.

« Comme à aller me pendre, dit-il; si j'avais voulu me remarier, je n'aurais pas été réduit à épouser mademoiselle Duménil, qui n'a pas le sou, & j'aurais déjà trouvé vingt partis convenables. »

L'arrivée d'un petit juif, enveloppé dans un bur-nous de couleur sombre, mit fin à cette conversation. Gaston se retira discrètement pour laisser son oncle à ses affaires; cependant l'heure du repas réunit de nouveau toute la famille autour de la table commune.

Roseline avait employé son temps à faire une nouvelle toilette, afin de se parer des bijoux achetés au bazar; &, comme son miroir lui avait dit qu'elle était charmante avec sa robe de mousseline blanche, son collier & ses bracelets de sequins & les perles de corail mêlées dans ses cheveux, elle avait repris sa bonne humeur.

« Comment trouvez-vous mes emplettes, cher père ? » dit-elle en s'avancant vers le vicomte, tout en regardant du coin de l'œil si Gaston n'était pas ébloui par sa beauté.

Monsieur de Mérial jeta sur elle un regard triste & doux, & l'attirant à lui pour la baiser au front :

« Enfant, dit-il d'un ton résolu, nous allons nous séparer pour plusieurs jours sans doute; ton cousin voudra bien, je l'espère, veiller sur toi & te continuer ses bons offices, afin que tu ne t'ennuies pas trop pendant mon absence.

— Eh quoi ! mon père, vous voudriez m'abandonner dans ce pays sauvage ? »

Monsieur de Mérial sourit de l'expression comique avec laquelle ces paroles étaient prononcées.

« Je dois, dit-il, me mettre à la poursuite d'un débiteur, que je croyais trouver dans cette ville, mais qui, d'après les renseignements que je viens d'obtenir, est maintenant établi à Beyrouth.

— J'irai donc à Beyrouth, puisque vous devez vous y rendre; les voyages m'amusement, & d'ailleurs je ne veux pas vous quitter, ajouta-t-elle de ce petit ton câlin qu'elle savait tout-puissant auprès de son père.

— Au fait, dit le vicomte déjà à moitié gagné, il n'est pas plus dangereux d'aller de Smyrne à Beyrouth que de Marseille à Smyrne; mais ici je savais que nous trouverions mon neveu, qui avait bien voulu se charger de notre installation; à Beyrouth, mon enfant, tu aurais trop de privations à subir.

— La plus grande pour moi serait d'être séparée de vous, dit-elle gentiment.

— Si vous y consentez, mon oncle, dit Gaston à son tour, je vous accompagnerai dans ce voyage, que j'ai déjà fait plusieurs fois; je pourrai ainsi vous aider de mon expérience & vous épargner peut-être certains désagréments.

— Ce sera donc dès demain matin, pour profiter du premier bateau en partance.

— A demain donc ! dit-elle en frappant joyeusement ses mains l'une contre l'autre; je vous promets que je serai prête de bonne heure. Comme il est heureux que nous n'ayions encore ouvert qu'une seule caisse !

— Le fait est que nous n'aurons pas beaucoup de peine à préparer les bagages, dit la demoiselle de compagnie, qui jusqu'alors avait gardé le silence.

— Ce projet vous sourit-il, mademoiselle ? » lui demanda Gaston avec un bienveillant sourire.

Éléonore, dont monsieur & mademoiselle de Mérial n'avaient pas l'habitude de consulter les goûts, fut visiblement touchée de l'attention du jeune homme.

« Je suis charmée de la perspective d'un pareil voyage, répondit-elle en rougissant légèrement.

— Mademoiselle Duménil a un si bon caractère que tout ce qui plaît aux autres lui convient aussi, dit Roseline, qui était en veine d'amabilité; n'est-il pas vrai, ma chérie ? »

Mademoiselle Duménil, peu habituée à des paroles si affectueuses, sentit s'accroître une émotion qu'elle chercha à dissimuler en s'occupant de quelques arrangements de ménage; quant à Gaston, il sut bon gré à sa cousine de sa tendresse pour son père, de l'affabilité qu'elle venait de montrer pour sa demoiselle de compagnie, & Roseline regagna dans son esprit une partie du terrain que sa mauvaise humeur lui avait fait perdre pendant la promenade.

Le lendemain au point du jour toute la maison était sur pied : Gaston & son domestique, pour

faire les préparatifs du voyage; le vicomte, pour prendre encore auprès de son correspondant quelques renseignements utiles sur le débiteur qu'il allait chercher; Roseline, pour essayer la robe qui lui siérait le mieux & pour remplacer par une plume blanche la plume noire de son chapeau de paille à petits bords. La bonne Duménil lui fut d'un grand secours pour satisfaire à ces fantaisies; elle arrangea aussi dans la caisse à chapeau toutes les emplettes faites à Smyrne, mit tout en ordre dans l'appartement de sa jeune amie, & trouva encore le temps d'aller entendre la messe à la chapelle des sœurs; cette activité, jointe à une satisfaction intérieure dont elle ne se rendait pas bien compte, prêtait à son doux regard une animation inaccoutumée. Quant à Roseline, sa figure était radieuse; ce nouveau voyage ayant non-seulement à ses yeux tout le charme de l'imprévu, mais encore celui du triomphe de sa volonté propre. D'ailleurs, une agréable surprise l'attendait sur le pont du bateau; elle y retrouva monsieur d'Estormel, qu'elle se donna le plaisir de taquiner tout à son aise, tandis que le poète en espérance épuisait son érudition à la comparer tour à tour à toutes les divinités de l'Olympe, & que mademoiselle Duménil, Gaston & le vieux professeur de Félix d'Estormel évoquaient ensemble le souvenir des peuples anciens dans ces lieux témoins de leur gloire, tirant des mêmes faits des réflexions diverses, suivant la disposition de leur cœur ou la mesure de leur intelligence.

Ils devisèrent ainsi bien avant dans la nuit, que la lune éclairait de sa lumière argentée, & qu'une brise du sud-est rafraichissait de son aile légère.

IV

EXTRAIT DU JOURNAL DE M<sup>lle</sup> DUMÉNIL.

25 juin.

Il est cinq heures du matin, de petits nuages d'un rose tendre s'évaporent, pompés par les rayons du soleil naissant; l'azur du ciel le plus admirable est reflété par la plus belle des mers, & des montagnes aux cimes aériennes laissent apercevoir dans l'horizon lointain leurs fines découpures. Roseline est encore plongée dans un profond sommeil, à son âge on a besoin de repos; mais moi, je me suis levée aux premières lueurs de l'aurore; je voudrais ne pas dormir du tout pour jouir encore davantage de cette nature grandiose qui jette l'âme dans le ravissement, car c'est là ce que j'éprouve depuis mon arrivée en Orient; mon cœur se dilate sans que je sache pourquoi, & une joie inconnue me pénètre. Que Dieu est bon de nous accorder parfois tant de jouissances!

Monsieur de Pierrefix, qui sait tout, nous ra-

conte l'histoire de tous les pays que nous apercevons en passant, & cela avec un entrain, une verve naturelle qui prêterait du charme aux notions les plus abstraites. Monsieur Érétien, le professeur du jeune d'Estormel, est aussi savant que monsieur Gaston peut-être, mais quelle différence dans la manière d'exprimer leurs idées! L'un est lourd, diffus, presque ennuyeux; l'esprit de l'autre, lorsqu'il aborde ses sujets de prédilection, est comme une fusée qui éclate & retombe de toutes parts en pluie lumineuse, ou plutôt comme un phare élevé qui éclaire sans éblouir. Ce qui me plaît surtout dans ce jeune homme, c'est la convenance de son langage, la politesse bienveillante de ses manières, son respect pour les choses saintes, son amour pour la religion. Oh! combien je désire que le vœu de monsieur de Mérial soit exaucé, & que Roseline devienne l'heureuse femme de cet homme distingué! ma tâche alors sera remplie, je retournerai dans la modeste habitation où s'est écoulée mon enfance, pour jouir de la liberté paisible que je rêve depuis si longtemps; & le souvenir de ce voyage, accompli dans de si douces conditions, me suivra dans ma solitude & charmera mes heures de loisir.....

27 juin.

Le jour m'a surpris la plume à la main; j'ai renoncé à me mettre au lit; je suis montée sur le pont pour prendre quelques points de vue & pour admirer la mer, aussi calme qu'un beau lac, & dans laquelle se jouaient les dauphins aux écailles argentées. Monsieur de Mérial m'a rejointe peu de temps après, ce qui m'a fort étonnée, car il se lève tard d'ordinaire; il m'a abordée d'un air triste & doux, qui lui devient assez habituel, depuis quelque temps, & parlant à demi-voix pour n'être entendu que de moi seule:

« Je suis bien aise de vous rencontrer sans ma fille, dit-il, car je veux vous consulter sur un sujet qui m'intéresse infiniment. »

Et comme je l'écoutais en silence:

« Vous comprenez qu'il s'agit du bonheur de Roseline, a-t-il ajouté; je voudrais l'établir avantageusement, & j'ai pour cela jeté les yeux sur mon neveu.

— Roseline est bien jeune encore, lui ai-je répondu.

— Cela est vrai, mais elle n'a plus de mère, & si je venais à mourir subitement, comme cela peut m'arriver un jour ou l'autre, je voudrais qu'elle eût un appui. »

Cette prévision d'une mort prochaine, jointe aux préoccupations continuelles du vicomte, me parut de mauvais augure, & de pénibles pensées agitaient mon esprit; mais lui, poursuivant son idée fixe:

« Gaston est un fort bon parti sous tous les rapports.

— Il me semble que monsieur le vicomte ne saurait faire un meilleur choix, lui répondis-je.

28 juin.

— Je suis bien aise que nous soyons du même avis, mademoiselle, car vous pouvez m'être d'un grand secours pour mener cette affaire à bonne fin.

— Comment cela? repris-je en me sentant rougir sans trop savoir pourquoi. Le fait est que j'étais émue par cette conversation; sans doute parce que, estimant infiniment monsieur de Pierrefix & ne trouvant pas que Roseline soit une femme assez sérieuse & assez éclairée pour le comprendre, assez aimante pour lui vouer toute l'affection qu'il mérite, je voudrais ne pas me mêler de ce mariage; peut-être aussi parce que je crains que ma petite cousine ne soit pas heureuse elle-même avec un jeune homme qui ne lui plaît évidemment point, malgré son mérite éminent.

— Gaston cause souvent avec vous, mademoiselle, a continué monsieur de Mérial, sans s'apercevoir de mon trouble intérieur; que vous dit-il de Roseline?

— Mon Dieu, monsieur le vicomte, monsieur Gaston me parle des Grecs & des Romains; il me raconte des faits historiques, fort intéressants sans doute, mais il ne m'a jamais fait l'honneur de me prendre pour confidente de ses sentiments.

— N'importe! je sais qu'il a pour vous beaucoup d'estime, &, avec un peu d'adresse, il vous sera facile de sonder ses intentions; les femmes les plus simples en apparence sont capables de rendre de pareils services lorsqu'elles veulent s'en donner la peine. Gaston paraît avoir, je vous le répète, une grande confiance en votre jugement; &, en lui disant de Roseline tout le bien qu'elle mérite, il vous sera facile de le ranger de votre avis.»

Il s'est éloigné là-dessus, me laissant dans un trouble singulier. Mon Dieu! que se passe-t-il dans mon cœur? Depuis quel temps je ne me reconnais plus moi-même. Monsieur Gaston a donc eu la bonté de dire à monsieur de Mérial quelque bien de ta très-humble servante, lui si instruit, si bon juge en toute chose! Eh donc? qu'est-ce que cela prouve après tout, & pourquoi mon amour-propre en est-il si doucement châ-touillé? Sans doute que cet excellent homme, comprenant tout ce que ma position mal définie a d'humiliant & de pénible, a parlé de moi avec tant d'indulgence pour bien disposer en ma faveur ceux auxquels j'ai vendu mon temps & subordonné ma volonté... Cependant, que dois-je faire dans le sens des recommandations de monsieur de Mérial? Dieu m'est témoin que je désire vivement le bonheur de Roseline, mais dois-je y travailler sans penser à celui de son cousin, &, malgré ma répugnance intérieure, qui est peut-être un avertissement de ma conscience?... Que n'es-tu près de moi pour me donner un bon conseil, pour me tracer la conduite que je dois tenir! Je suis si ignorante encore des choses de la vie, malgré mes vingt-sept ans prêts à sonner, si dépourvue de lumières... Mon Dieu! venez à mon aide & éclairez moi!

Je me suis réveillée en rade de Beyrouth; la ville était sous mes yeux, s'avancant presque au milieu des flots, avec ses vieilles murailles crénelées, ses tours en ruines, ses flèches, ses minarets & ses maisons en terrasse, se détachant en teintes grisâtres sur la colline verdoyante; puis, comme fond du paysage, les cimes gigantesques du Liban, couronnées de nuages & s'étendant d'un côté vers Tripoli, de l'autre vers Saïda.

Malgré la magnificence de ce spectacle, une tristesse infinie s'est emparée de moi en me trouvant au terme de notre voyage. Est-ce un de ces pressentiments qui trompent quelquefois, mais qui souvent aussi nous avertissent? J'ai été si heureuse pendant cette courte traversée, j'ai joui de tant de plaisirs à la fois, du calme, du repos, de la douceur d'un ciel toujours serein, de la vue de tant de lieux célèbres, de tant de paysages charmants, &, par-dessus tout, de la conversation d'hommes supérieurs, si différente de celle des personnes futiles, que l'on rencontre si souvent dans le monde, qui vous laisse l'esprit vide & le cœur sec. Et maintenant qui sait ce qui m'attend dans cette ville, où me porte ma destinée?

Tout en rêvant ainsi, je me suis habillée à la hâte & je suis montée sur le pont; monsieur de Pierrefix y était déjà.

« Voilà, me dit-il en me saluant avec sa politesse accoutumée, un point de vue digne de vos crayons.

— Je l'ai déjà admiré de ma cabine, dis-je, un peu troublée par ce compliment, & je vais appeler Roseline pour qu'elle en jouisse à son tour.

— A quoi bon? me dit-il en secouant la tête; ma petite cousine n'admire guère que sa figure ou ses bijoux; laissez dormir cette enfant tout à son aise, il s'écoulera une heure encore avant que nous puissions débarquer.

— Roseline n'est plus un enfant, lui dis-je en me rappelant les vues paternelles de monsieur de Mérial & en me décidant tout à coup à profiter de cette occasion de lui être agréable, c'est une jeune fille de seize ans, aussi spirituelle que jolie.»

Si monsieur Gaston eût abondé dans mon sens, ou s'il avait contredit mon assertion, ma tâche eût été facile, mais il garda le silence, la main appuyée sur le bord du bateau, les yeux fixés sur la ville, quoiqu'il la connût bien, l'ayant habitée à plusieurs reprises; & moi, intimidée par cette froideur inattendue, je demeurai muette & immobile, feignant de regarder aussi ce paysage, que je n'apercevais plus qu'à travers le trouble de mes pensées.

« Mon oncle m'a chargé de lui chercher un appartement à Beyrouth, me dit enfin monsieur Gaston, il est probable qu'il y séjournera quelque temps, & je vais retourner en France, où m'appellent des affaires d'intérêt; puis-je espérer, mademoiselle, que vous conserverez quelque souve-

nir de ce peu de jours que j'ai eu l'avantage de passer auprès de vous ?

— Pouvez-vous en douter, monsieur ? lui dis-je fort émue de sa bienveillance, quoique fort attristée de l'idée de son départ ; mais je croyais que vous deviez demeurer à Beyrouth aussi longtemps que monsieur votre oncle.

— C'est difficile, dit-il ; cependant cela dépendra des circonstances, & rien n'est encore fixé à ce sujet. »

Nous avons été rejoints par le précepteur & son élève ; ces messieurs ont causé ensemble de Beyrouth & du Liban, des Druses & des Maronites ; mais j'entendais leurs discours comme dans un rêve, n'ayant pas des idées bien nettes, tant j'étais troublée.

Maintenant nous avons quitté ce cher bateau qui nous a si doucement transportés de Smyrne à Beyrouth ; nous sommes provisoirement installés dans une *locanda*, dont l'hôtelier s'est empressé de mettre à notre disposition quatre chambres, d'une simplicité primitive & d'une propreté douteuse ; Roseline a jeté les hauts cris en entrant dans ce qu'elle appelle son bouge ; aussi monsieur le vicomte & son neveu se sont-ils mis de suite en campagne pour nous trouver un logement plus convenable. Après un déjeuner assez étrange, auquel Roseline a fait honneur, tout en le critiquant avec sa verve accoutumée, elle a pris le parti de s'endormir profondément sur un sofa couvert de calicot rouge, le meuble le plus confortable de l'endroit, & moi, je me suis mise à l'écrire, heureuse de pouvoir confier à ton amitié, depuis si longtemps éprouvée, toutes mes joies & toutes mes douleurs, & le malaise d'un cœur qui ne sait ce qu'il veut & ce qu'il désire, mais qui attend de Dieu la force & le secours.

V

Trois jours s'étaient écoulés depuis qu'Éléonore avait tracé les lignes précédentes, & bien lui avait pris de profiter de ses derniers loisirs pour écrire à son amie, car le temps allait lui manquer pour cette correspondance intime.

Après des recherches minutieuses, Gaston avait découvert une charmante villa, située au milieu d'un grand jardin, à une petite distance de la ville. Deux palmiers aux tiges élancées en décoraient l'entrée principale ; des caroubiers & des sycomores l'ombrageaient de leur feuillage épais ; les myrtes, le nopal, le grenadier, le bananier, le laurier rose croissaient à l'entrée sous les fenêtres, & une forêt d'orangers l'embaumait de ses parfums. Roseline ne put retenir un cri de joie à la vue de ce riant séjour, que le propriétaire voulait louer à un prix exorbitant ; mais Cocoméro, le domestique grec de monsieur de Pierrefix, trop au fait des habitudes de ses compatriotes pour se

laisser effrayer par des prétentions exagérées, se fit fort d'obtenir une réduction considérable, qui permettrait à monsieur de Mireval d'accéder, sans trop grands sacrifices, aux désirs de sa fille chérie. D'ailleurs, un revirement heureux venait de s'opérer dans sa fortune & de lui rendre à la fois ses illusions perdues & bien plus que la probabilité de recouvrer sa créance dont il était venu poursuivre jusqu'à Beyrouth le remboursement. Dès le lendemain de son arrivée, on l'avait vu rentrer à la *locanda* la tête haute, le teint animé, les yeux brillants de contentement. Les noirs soucis s'étaient enfuis de son cerveau, le sang circulait plus librement dans ses veines, il avait rajeuni de dix ans dans les deux heures qui s'étaient écoulées depuis sa sortie du matin.

« Roseline, ma chérie, que penserais-tu d'un séjour de deux ou trois années dans cette ville s'il devait te rendre la plus riche héritière de France et de Navarre ?

— Deux ou trois ans, c'est bien long, répondit Roseline avec une petite moue qui lui était particulière, & qui n'enlaidissait nullement son visage mutin ; cependant, si vous louez la villa que nous avons visitée avec mon cousin Gaston, si vous me procurez une femme de chambre bien adroite pour faire mes robes & me coiffer à la mode, & si vous me promettez quelques bals pendant l'hiver, je crois bien que, pour vous faire plaisir, je pourrai vivre ici deux ou trois années.

— Tu auras tout cela, fillette, dit-il en la baisant au front, sans trop s'occuper s'il pourrait tenir sa promesse.

— Et à propos, cher père, ne vous faudrait-il pas à vous-même un valet de chambre & surtout un cuisinier ? pour moi d'abord, je ne peux pas manger plus longtemps l'affreuse galimafrée del Signor Giuseppe, je sens bien que j'en tomberais malade. »

Le vicomte regarda avec une sorte d'anxiété le frais visage de sa fille & n'y découvrit aucune trace de malaise, mais il n'en craignit pas moins pour l'avenir, & songea de suite à lui créer un intérieur confortable, qui la mît à l'abri de toute privation.

« Je ferai venir Manette, dit-il après un instant de réflexion, & avec elle une cuisinière, une femme de chambre & tout ce que tu désires.

— Oh ! vous êtes charmant, cher père, & moi de jolie femme, je suis contente de vous.

— Petite folle ! dit en souriant le vicomte.

— Comme nous allons être heureux sous ces frais ombrages, au milieu de toutes ces fleurs, de toute cette verdure ! reprit Roseline avec volubilité ; j'achèterai un agneau d'un blanc de neige, une robe de soie rose & un chapeau garni de fleurs, comme les bergères de Florian ; où est Éléonore pour m'en esquisser le dessin ? »

— Et elle s'élança dans la chambre où travaillait sa demoiselle de compagnie.

« Vous avez donc de bonnes nouvelles, mon

oncle? dit Gaston, qui avait interrompu sa lecture pour écouter l'entretien du père & de la fille.

— Excellentes, mon cher, c'est le Pactole qui vient à moi. J'arrivais ici pour tâcher de recouvrer une somme assez ronde, dont la perte m'eût été sensible, & l'on m'offre de prime abord de m'associer à une entreprise gigantesque & très-rémunératrice.

— Pour laquelle il vous faudra sans doute déboursier beaucoup d'argent, dit Gaston, qui voyait avec peine ce parent qu'il aimait, mais dont il connaissait le caractère exalté & l'inexpérience commerciale, s'engager, presque sans réflexion, dans de nouvelles affaires.

— Mais non, pas trop, il s'agit d'une immense filature de soie à établir dans la montagne, & à faire fonctionner au moyen de puissantes machines, qui produiront presque sans frais dans un seul jour plus que cent ouvriers bien payés ne pourraient faire en travaillant sans relâche du matin jusqu'au soir. J'ai déjà examiné les plans des bâtiments, les devis des différentes dépenses, calculé les prix de revient, & à moins d'une de ces circonstances que la sagesse humaine ne saurait prévoir, je dois gagner plusieurs millions dans cette entreprise; je te le démontrerai clairement. »

Et comme Gaston ne paraissait pas convaincu :

« J'oubliais que tu es un savant & que tu n'entends rien aux affaires, reprit monsieur de Mérial, & je serais bien stupide de te donner des détails qui t'ennuieraient sans doute; ce qu'il y a de certain, c'est que je m'arrangerai pour que la dot de Roseline soit claire & liquide, de manière à ne donner aucun souci à son mari, & assez considérable en même temps pour lui procurer toutes sortes de loisirs & de jouissances, lors même qu'il ne serait pas riche de son côté.

— Je sais que vous êtes un excellent père, reprit Gaston, mais Roseline a-t-elle besoin de tant d'argent pour trouver un bon mari?

— Je conviens qu'elle est assez aimable pour être épousée pour elle-même, mais je veux qu'elle soit heureuse.

— Pensez-vous donc que la fortune fait le bonheur?

— Elle n'y nuit pas du moins, crois-moi; &, si l'on a déjà dit dans l'antiquité que l'amour languit sans Cérès & Bacchus, ce qui signifie sans le confortable, cela est plus vrai que jamais dans ce siècle, où l'argent tient lieu de naissance, de savoir & presque de vertu.

— Mais je nie tout cela, mon oncle.

— Nie tant que tu voudras, mon neveu, compose des idylles sur la douce médiocrité, sur la pauvreté même, si bon te semble; méprise les richesses dans tes discours, c'est d'un bon effet dans un certain monde, surtout quand on vous sait la bourse bien garnie, cela pose en philosophe; nie donc la puissance de l'argent, mais agis comme si tu y croyais. »

Le vicomte était un de ces hommes qui ont eu dans leur jeunesse des sentiments nobles & généreux, l'enthousiasme du juste & du beau, la religion du serment, la haine vigoureuse de toute action basse ou inique; il en avait donné la preuve en maintes occasions, mais son cœur avait été trompé par les élans de sa générosité même.

Le culte du bien-être & des jouissances d'un luxe que de grandes richesses peuvent seules soutenir, cette triste maladie du siècle, dont la religion elle-même ne garantit pas toujours ses fidèles, avait envahi son cœur, il en subissait la désastreuse influence; il lui fallait de l'argent pour doter richement sa fille, pour soutenir son train de maison; de l'argent pour satisfaire ses moindres désirs, de l'argent pour ses chevaux & ses voitures, de l'argent pour être considéré, disait-il; en un mot, de l'argent pour être heureux!

Gaston, au contraire, élevé au fond d'un vieux château, loin du monde & du bruit, par une mère tendre & ferme, que sa piété fervente & la douleur qu'elle avait éprouvée de la mort de son mari avaient préservée de la contagion d'acquérir & de l'habitude des grandes dépenses, offrait en sa personne un de ces types, devenus rares, de la simplicité des temps anciens. Nulle recherche dans sa toilette, nul luxe d'ameublement, nul souci de paraître, de se faire remarquer dans le monde; poussant le désintéressement jusqu'à l'excès. Du reste, sobre comme un ermite, adroit, agile, vigoureux, il faisait au besoin des courses énormes, à pied ou à cheval; il supportait gaiement la faim & la soif, & mangeait indifféremment, & presque sans s'en apercevoir, des mets les plus recherchés comme des plus grossiers. Doux et courageux à la fois, d'une humeur égale, d'une volonté ferme, il n'avait qu'une passion, celle de la science, à laquelle il consacrait sa vie, sans arrière-pensée, sans besoin d'acquérir ni gloire ni richesse. Voyageur intrépide, il avait parcouru les deux hémisphères, & enrichi son pays de plusieurs découvertes utiles; deux fois déjà le gouvernement l'avait chargé de missions scientifiques. Il avait cherché seulement à remplir sa tâche en conscience en rendant ses travaux fructueux, & la gloire lui arrivait par surcroît. Bien jeune encore dans sa carrière, il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur, & cette décoration, qu'il n'avait point sollicitée, avait paru à ses rivaux eux-mêmes une récompense méritée.

Le vicomte de Mérial & monsieur de Pierrefix, ces deux hommes si différents d'extérieur, de goûts & de sentiments, étaient cependant unis d'une sincère amitié. Monsieur de Mérial, orphelin dès le berceau, n'avait jamais véritablement aimé que trois personnes au monde, sa sœur aînée, mère de Gaston, qui l'avait soigné lui-même dans son enfance; la vicomtesse de Mérial, qu'il avait épousée par inclination, & sa fille Roseline; mais il les avait aimées toutes trois avec une ardeur qui allait jusqu'à l'idolâtrie, & il reportait naturellement sur

Gaston un peu de la tendresse qu'il avait eue pour madame de Pierrefix; d'ailleurs, l'aimable caractère de son neveu, sa bonne conduite, ses succès dans ses études & plus tard dans les sciences, le lui avaient rendu plus cher encore; du jour où il lui était né une fille, il avait dit à la vicomtesse :

« Cette enfant aura toute la beauté, tout l'esprit, toutes les qualités imaginables, & elle sera la femme de Gaston. »

Dans son aveuglement paternel, il regardait comme accomplie la première partie de cette prédiction, & il tenait par-dessus tout à voir se réaliser la seconde. Peut-être ne prenait-il point les meilleurs moyens pour y parvenir; mais ce mariage lui paraissait chose si naturelle & si convenable en même temps, qu'il n'y prévoyait aucun obstacle; il lui semblait impossible que Gaston vît Roseline sans être épris de tant de charmes, & si le caractère un peu sérieux de monsieur de Pierrefix & sa réputation de savant effrayaient un peu la jeune fille, il ferait briller à ses yeux tous les prestiges d'une magnifique corbeille, de beaux diamants, de fines dentelles & de cachemires sans pareils, arguments qui lui paraissaient irrésistibles pour décider sa fille à assurer son bonheur.

Quant à Gaston, il connaissait à la fois le fort &

le faible du caractère de son oncle; il avait lu dans son esprit ce mélange incroyable de vigueur & de mollesse, de générosité & de vanités mesquines. Il l'aimait d'une affection instinctive, c'était le frère de sa mère chérie, le seul parent qui lui restât; il lui était reconnaissant d'ailleurs d'une amitié qui ne lui avait jamais fait défaut.

Leur dissentiment sur la valeur & les avantages de la fortune ne risquait donc pas de refroidir l'un pour l'autre l'oncle & le neveu, lorsque Roseline en rentrant vint interrompre leur conversation.

Elle avait mis son chapeau de paille & son mantelet de soie noire, & elle demandait, avec son impétuosité ordinaire, à aller habiter la villa Samatrachi. Monsieur de Mérial eut beaucoup de peine à la faire patienter le temps indispensable pour permettre à Cocoméro de traiter avec le propriétaire.

Ce ne fut que le jour suivant que le jeune Grec acheva sa négociation à la satisfaction générale, & la famille de Mérial prit aussitôt possession de cette charmante demeure, dont une convention, passée devant témoins, lui assurait pour deux ans la jouissance pleine & entière.

COMTESSE DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain Numéro.)

---

## L'ŒUVRE DES BERCEAUX

---

Il est passé le temps de nos mœurs pastorales  
Où les travaux des champs se changeaient en plaisirs,  
Où Dieu nous prodiguait, de ses mains libérales,  
Des fruits qui comblaient nos désirs.

Sous le plus humble toit on trouvait l'abondance,  
Le bonheur, le travail & la simplicité;  
Les pauvres, n'ayant foi que dans la Providence,  
Ignoraient le mot *pauvreté*.

La famille restait à son clocher fidèle;  
Le père n'avait pas d'ambitieux desseins,  
Et la mère gardait ses enfants auprès d'elle,  
Comme la poule ses poussins.

Mais aujourd'hui, chacun veut sortir de sa sphère,  
Adieu la paix la joie & la sécurité;  
A son modeste champ le laboureur préfère  
L'attrait de la grande cité.

Quelle déception! La famille entassée  
Dans un logis étroit, n'a plus de quoi manger,  
Et la mère, pleurant son aisance passée,  
Mesure des yeux le danger.

Elle écoute avant tout son cœur & son courage,  
Car il lui faut gagner l'argent de son loyer;  
Elle s'en va bien loin demander de l'ouvrage,  
Elle abandonne son foyer.

Elle apprend un métier & devient ouvrière;  
Avant le jour elle est dans un sombre atelier;  
Et la voilà laissant une famille entière  
A la voisine du palier.

Succombant sous le poids de ce fatal dilemme :  
« Faut-il les surveiller & les garder toujours,  
Ou bien faut-il gagner du pain pour ceux qu'on aime ? »  
Du ciel elle attend un secours.

Alors, avec l'appui d'un noble patronage,  
On voit naître & grandir votre œuvre des Berceaux.  
Sur un berceau d'osier flottant près du rivage,  
Moïse fut sauvé des eaux.

Vous recueillez ainsi l'enfance abandonnée;  
Pour votre toison d'or il fallait un vaisseau;  
Marquez donc d'une croix cette heureuse journée,  
Et frétez encore un berceau.

Vous voyez bien que c'est une œuvre noble & sainte,  
Cette œuvre qu'inspira l'ardente charité,  
Et qu'en berçant l'enfant dans cette douce étreinte,  
Vous sauverez l'humanité.

J. T. DE SAINT-GERMAIN.



# REVUE MUSICALE

## DON QUICHOTTE — STRUENSÉE NOUVELLES ET CONCERTS

Monsieur Ernest Boulanger, l'auteur de la musique de *Don Quichotte*, a fait déjà connaître son nom par des productions de quelque mérite, au nombre desquelles nous devons citer *le Diable à l'École*, *Une Voix*, *la Cachette*, *l'Éventail*, *le Docteur Magnus* & *les Sabots de la Marquise*. Malheureusement, ces ouvrages dans lesquels on reconnaissait du goût, de la distinction, des mélodies charmantes & une étude approfondie de l'art classique, manquaient d'originalité. Or, il faut bien le dire, l'originalité pour un artiste, c'est l'individualité, c'est le cachet qui lui est propre, c'est le côté de son intelligence qui est bien à lui, qu'il n'emprunte à personne & qui repousse toute banalité.

Un nombre infini de compositeurs qui ont fait d'excellentes études d'harmonie & qui se sont initiés aux difficultés complexes de l'instrumentation, n'ont laissé de leurs ouvrages qu'un souvenir confus, parce qu'ils avaient manqué de cette verve prime-sautière, de cette inspiration originale qui frappe le public & reste dans la mémoire des auditeurs. *Don Quichotte*, cet admirable livre, si gai dans la forme, si triste dans le fond, avait déjà tenté bien des auteurs de *libretti*; mais aucun n'avait pu parvenir à en faire une œuvre remarquable. Sardou lui-même, l'homme adroit autant qu'heureux, n'en avait obtenu qu'un demi-succès. Messieurs Jules Barbier & Michel Carré se sont montrés plus hardis, ils ont taillé leur livre dans les scènes les plus intéressantes, les plus vivantes du chef-d'œuvre de Cervantes; mais, en dépit de leur talent, les mille incidents de l'épopée burlesque ne sont devenus entre leurs mains qu'une suite souvent incohérente de scènes détachées sans action théâtrale.

Le premier acte, qui se passe dans l'hôtellerie, finit par l'armement du chevalier. Le second représente les jardins de la princesse, où se déroulent quelques incidents de la vie de notre héros. Le troisième nous montre don Quichotte chez les bergers. Le dernier le ramène avec Sancho dans le village natal. Tel est le plan sommaire.

La musique est alerte, gracieuse, très-mélodique;

elle est finement ouvrée dans les harmonies & les accompagnements; le travail en est fort soigné, mais on y voudrait plus de surprise, plus d'imprévu, quelque chose qui témoignât d'une manière individuelle, d'une chaleur d'imagination qui ne se trouvent pas dans la nouvelle partition.

Au premier acte, nous avons distingué le duo du *Sommeil* entre don Quichotte & Sancho Pança, très-spirituellement écrit, avec de jolies broderies de violons; l'air de Sancho ne manque pas d'une certaine verve facile & de bon aloi. Le finale est très-largement compris & distribué.

Le second acte est le meilleur, il contient les couplets de Sancho, qui ont été chaudement redemandés, un air de femme très-poétique & d'un rythme gracieux; c'est la voix suave de Dulcinée qui vient caresser la tendre folie du chevalier. Ici nous entrons en pleine féerie. On assiste au désappointement de Sancho, s'élançant vers la table fantastique dont les mets savoureux se dérobent à son appétit de Gargantua; on voyage dans la lune sur un Pégase de bois peint; on rit, on entend une musique vive & allègre, on se retrouve quelque peu dans une des phases les plus étincelantes du livre de Cervantes.

Au troisième acte, se remarquent un chœur de paysans d'une bonne facture, puis, un air pastoral qu'exécute don Quichotte, sur un mode alterné, tantôt de sa voix chevrotante, tantôt de sa clarinette fêlée.

La scène des coups de bâton, le boléro & le dernier finale manquent de l'ampleur qui eût convenu au couronnement de l'œuvre.

Somme toute, la pièce de *Don Quichotte* a eu du succès, mais nous ne la croyons pas appelée à prendre place parmi les compositions distinguées de notre époque.

\* \*

Struensée, né en 1737, à Halle en Prusse, est un personnage historique. Fils d'un théologien danois, il se fit recevoir médecin, puis tenta la profession d'écrivain, mais sans succès; vivant alors de paresse & de plaisirs, couvert de dettes, il finit par être contraint à quitter le pays, où il s'était créé beaucoup d'ennemis & de jaloux. Le hasard le mit sur la route du roi Christian VII, auquel il sut plaire par la finesse de son esprit; dès lors sa position changea, il devint le favori du souverain, l'accompagna dans tous ses voyages, fut chargé de l'édu-

cation du prince royal & renversa le premier ministre, dont il prit la charge & les prérogatives. Alors Struensée accomplit une révolution radicale en Danemark. Il abolit le conseil privé, rendit à la royauté le pouvoir qu'avait absorbé l'aristocratie, accorda la liberté de la presse & accumula les réformes.

Mais ces améliorations ne furent point opérées avec assez de prudence; la reine douairière Julie & le comte de Rantzau se mirent à la tête des ennemis de Struensée, l'accusèrent de conspirer, & obtinrent du roi son arrestation.

Mis en jugement presque aussitôt, Struensée fut condamné par des juges passionnés à avoir la tête tranchée. Son exécution eut lieu en l'année 1772.

Telle est, en résumé, l'histoire de ce premier ministre. Sur cette donnée, absolument historique, monsieur Michel Beer a composé, il y a plusieurs années, un gros mélodrame en cinq actes d'une médiocrité désespérante. D'un sujet si vaste, si philosophique surtout, on aurait pu tirer un bien autre parti. L'auteur a cousu ensemble une série de scènes n'ayant qu'un intérêt secondaire & donnant à son libretto une longueur véritablement kilométrique.

Sauf quelques situations pathétiques, il ne s'y trouve que des éclairs, dont la lueur nous fait paraître encore plus grande l'obscurité qui les enveloppe. Sans le talent incontestable de monsieur Rossi, que nous avons entendu dans les chefs-d'œuvre de Shakespeare, de Corneille & de Schiller, & qui a rempli le rôle de Struensée après y avoir pratiqué bon nombre de coupures, la pièce eût été impossible.

Le grand tragédien y a obtenu un immense succès; grâce à l'art scénique qu'il possède au plus haut degré, il nous a sauvé de l'arsenic de monsieur Beer; il a donné au personnage de Struensée un relief sans égal, & a fait naître tour à tour dans nos cœurs les émotions les plus diverses. La fierté du parvenu, la dignité de l'homme d'État, la lutte entre l'amour filial & l'ambition sont autant de cordes que Rossi a su faire vibrer avec un talent véritablement supérieur; aussi a-t-il été acclamé comme le triomphateur de la soirée.

Mais, reconnaissons-le, malgré l'éclatant succès du tragédien, l'immense attrait de la pièce était sans contredit la musique composée sur *Struensée* par Meyerbeer, frère de l'auteur.

Une introduction où se trouvent des mélodies charmantes qui ne peuvent éclore que dans l'imagination des vrais maîtres de l'art, une marche funèbre empreinte d'un caractère, sombre & terrible, une polonaise que nous connaissons tous, l'ayant entendue ainsi que toute cette belle musique, aux concerts populaires de Padeloup, enfin le rêve de Struensée dans sa prison, sont autant de perles rares tombées de l'écrin de Meyerbeer. Dans chaque air, dans chaque note, on le retrouve avec sa grande manière & le charme magique de son inspiration. Quel dommage que cette musique ait été con-

damnée à traîner le drame si lourd & si obscur de *Struensée* !

\*  
\*\*

Malgré certains bruits contraires, la direction du Théâtre-Lyrique restera l'an prochain aux mains de monsieur Padeloup. La seconde campagne s'ouvrira par *les Deux Reines*, drame en vers de monsieur Legouvé, avec musique symphonique & chorale de monsieur Gounod. C'est un événement tout à la fois littéraire & musical souvent promis depuis cinq ans, mais qui, cette fois, selon la volonté des auteurs, paraît être définitif.

\*  
\*\*

La société chorale des Enfants de Paris, fondée en 1842, vient de choisir pour directeur monsieur Édouard Philippe, artiste qui s'est fait connaître avec succès comme pianiste, chanteur & compositeur; par son intelligente activité, cette Société reprendra le rang distingué qu'elle avait perdu. Elle compte quatre cents membres exécutants & honoraires, parmi lesquels on cite messieurs Thomas Gounod, Gevaert, Laurent de Rillé, Elwart, etc.

Cette institution nous semble être de la plus haute nécessité pour donner aux classes populaires le goût de la musique, & pour l'habituer à gouverner sa voix, au lieu de se laisser aller, comme cela se pratique constamment parmi le peuple, à entonner en chœur des chants de sauvage qui déchirent le tympan.

\*  
\*\*

Tout récemment, dans les salons d'Érard, un auditoire de privilégiés assistait à l'exécution de trois importants morceaux à deux pianos, dont le premier était le concerto en *mi bémol* de Mozart avec orchestre, & quel orchestre! les principaux solistes du Conservatoire! Parmi les violoncellistes, par exemple, Franchomme, Jacquard & Rabaud; parmi les violonistes, Lotto & Massard, & tout à l'avénant.

Des morceaux de *la Flûte enchantée*, des fantaisies concertantes de *Don Juan*, d'*Obéron* & de *Freyschütz*, la grande marche de Chopin, admirablement jouée & chantée, ont fait de cette soirée une des plus charmantes fêtes musicales de la triste saison d'hiver.

\*  
\*\*

Monsieur Massenet, prix de Rome, vient de terminer un grand opéra en cinq actes & huit tableaux, intitulé *Manfred*. On sait que tel est le titre d'un des plus beaux poèmes de Byron. Cet ouvrage sera, dit-on, représenté l'hiver prochain.

\*  
\*\*

*Le Moniteur des Pianistes*, journal de musique qui donne chaque mois à ses abonnés six beaux

morceaux de musique nouvelle, vient de publier, dans un de ses derniers numéros, une délicieuse composition qui n'est signée d'aucun nom classique, qui n'est annotée ni doigtée par aucun compositeur en renom, & qui n'a aucune prétention wagnérienne à rien révolutionner.

L'auteur se nomme Giulio Roberti; l'ouvrage a pour titre : *les Feuilletts de Madeleine*, dont la première suite, composée de dix mignons fragments, — dix *feuilletts* d'albums, pour dire comme l'auteur, — fait pressentir toute une collection charmante. Chaque feuillet a un titre en rapport avec le caractère mélodique du morceau. Le nu-

méro 1 est intitulé *Simplice*. Il n'était pas possible de dire mieux en un seul mot le genre de cette petite composition, exquise de forme & de mélodie.

L'intelligent critique du *Moniteur des Pianistes* a admirablement compris & défini le mérite de cette inspiration à la fois naïve & savante.

« *Simplice*, dit-il, c'est le chant d'une fleur ou d'un papillon, entendu dans un rêve d'été. »

On trouvera la collection des *Feuilletts de Madeleine* chez monsieur Girod, éditeur, 16, boulevard Montmartre, aux bureaux même du *Moniteur des Pianistes*.

MARIE LASSAVEUR.

---

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### PAIN DE BOËUF, IMITANT LE PAIN DE LIÈVRE

Une livre de bœuf maigre, une livre de porc, dont  $\frac{3}{4}$  de gras; hachez & pilez les deux viandes, en y ajoutant une poignée d'échalotes, deux pinces de clous de girofle, une gousse d'ail, 2 feuilles de laurier, thym, poivre, sel, un verre de vin blanc, un demi-verre de vinaigre. Remplissez la terrine en foulant fort & faites cuire au four.

### PATÉ DE FRUITS

Mettez dans un plat creux de faïence; allant au feu, égale quantité de fraises, framboises, groseilles & cerises; ajoutez du sucre en quantité suffi-

sante, & couvrez avec un rond de pâte ferme. Vous mettez dans le milieu de ce rond une carte roulée pour faire cheminée. Une heure de cuisson.

### COMPOTE DE GROSEILLES A FROID

Égrenez 500 grammes groseilles rouges.

Lavez-les & retirez-les sans les laisser tremper.

Mettez-les dans un bol avec deux hectos de sucre en poudre & un demi-décilitre d'eau. Sautez-les pour faire fondre le sucre, & mettez-les dans le compotier quand le sucre sera fondu.

Au bout de deux heures, si les groseilles sont bien sautées, le jus formera une gelée rouge. — Compote d'été des plus agréables.

---

## CORRESPONDANCE

### FLORENCE A JEANNE

**T**u prétends, chère Jeanne, que depuis une éternité je ne t'ai dit un mot de mes jeunes cousines Emma & Juliette. C'est peut-être vrai. Dans tous les cas, le meilleur moyen, je pense, de réparer ma faute c'est de te parler d'elles aujourd'hui.

La dernière fois que j'allai les visiter, je les trouvai, pour le moins, aussi préoccupées que notre pauvre Thérèse à la veille de son grand dîner.

Leur père venait de recevoir une invitation pour un festin de gala à la sous-préfecture, & cette invitation qui eût été pour Emma & Juliette une oc-

casion de plaisir dans une autre circonstance, les contrariait vivement ce jour-là : Leur mère absente avec la petite Fanny pour une ou deux semaines, ne pourrait les y accompagner & cependant leur père tenait essentiellement ce à qu'elles y aïlassent.

« Je vous demande, Florence, s'écriait Juliette, joyeuse & désolée tout ensemble (car elle aime fort la distraction et la parure), je vous demande un peu ce que nous allons devenir, ma sœur & moi, sans personne pour nous servir de chaperon !

— Votre père sera avec vous ?

— Sans doute, mais un père ne remplace pas une mère en pareille circonstance. Nous serons séparées de papa depuis l'arrivée jusqu'au départ, pour ainsi dire, & par suite obligées de tenir notre place sous notre responsabilité privée; tandis qu'avec une mère, c'est si commode ! Rien à prévoir, rien à penser... Cette bonne mère vous présente, parle pour vous, vous sert de guide, de support, d'écran, en quelque sorte, & l'on est presque sûres, à l'ombre de ce cher & prudent mentor, de ne dire, ni de ne faire de sottises; sans compter qu'on craint bien moins, sous cette égide qui vous sauvegarde, de passer pour une petite niaise aux yeux d'un monde peu indulgent parfois...

— Il y a du vrai dans ce que vous dites; mais il arrive cependant un âge où une jeune fille doit apprendre à avoir sa petite personnalité — modeste, effacée autant que vous voudrez, mais enfin lui appartenant en propre. — On n'est malheureusement pas toute sa vie à l'ombre de sa mère, pour me servir de votre expression, & il n'est pas nuisible, au besoin, de pouvoir se suffire à soi-même. D'ailleurs, vous ne serez pas isolées le moins du monde dans les salons du sous-préfet. Vous y trouverez, pour sûr, une foule de personnes de connaissance. Puis, monsieur de L\*\*\* à deux filles à peu près de votre âge qui, naturellement, vous tiendront bonne & fidèle compagnie; enfin, par l'absence même de votre mère, vous serez placées sous la protection immédiate de madame de L\*\*\*.

— Tout cela est très-juste, Florence; aussi notre embarras ne vient-il pas seulement de là, répondit Juliette. Il nous faut encore organiser nos toilettes, & j'ai ouï dire que, pour les dîners priés, on doit être fort belle.

— Oh ! les jeunes filles paraissent toujours charmantes quand elles sont fraîchement & gracieusement habillées, & vos robes de sultane rose, avec vos fichus de tulle & une rose naturelle dans les cheveux feront très-bien l'affaire.

— N'est-ce pas, s'empessa de dire Emma — qui, si sa sœur tient trop à la parure, n'en prend pas assez de soins, elle... — n'est-ce pas ? D'ailleurs, la robe & la coiffure n'importent fort peu à moi; ce qui m'occupe ce sont les usages, les règles de savoir-vivre à observer en pareille circonstance, & pour commencer, comment entrer dans ce salon de réception ?

— Par la porte, j'imagine, exclama gaiement Juliette... à moins qu'il ne soit d'usage, chez monsieur de L\*\*\*, d'introduire les gens par la fenêtre !

— Ensuite, comment se tenir à table ? continua Emma, sans paraître se soucier de la folle interruption de sa sœur; comment répondre lorsqu'on vous offre quelque chose ? que dire aux voisins que le hasard peut vous donner ?

Juliette l'interrompt de nouveau par un éclat de rire.

« Et c'est ma sœur aînée, une sœur à laquelle je dois le respect, dit-on, qui ose avouer de semblables embarras, s'écria-t-elle, — mais on dirait, ma chère Emma, que tu n'as jamais été invitée qu'à partager la soupe aux choux & au lard de notre bonne nourrice !

— Que veux-tu, Juliette, ce nouveau sous-préfet avec sa grande fortune, ses grandes manières, ses grands domestiques galonnés sur toutes les coutures, &, surtout sa famille si imposante, depuis la mère & les filles, jusqu'au baby entre les bras de sa bonne allemande, tout cela m'intimide. — Oh ! je ne m'en cache pas, tu peux t'amuser à mes dépens autant que tu le voudras... Pour Florence, je suis sûre qu'elle ne rira pas & qu'elle me comprendra, elle !

— Un peu, répliquai-je en souriant, mais pas tant que vous croyez peut-être; monsieur de L\*\*\* a certainement de grandes manières, comme vous dites, & sa femme, des allures tout à fait aristocratiques, que ses jeunes filles exagèrent un peu & ses domestiques encore davantage; mais cela n'empêche pas cette famille d'être parfaitement bonne & bienveillante & d'avoir une distinction & un mérite réels. Je puis vous en parler avec connaissance de cause, mon père ayant eu, dans sa carrière administrative, beaucoup de rapports avec monsieur de L\*\*\*.

— Oh ! mais voilà qui me remet complètement, fit Emma, enchantée. — Si vous connaissez les L\*\*\*, vous viendrez à leur dîner, &, si vous y venez, je sens bien que la seule pensée que vous êtes là me fera retrouver toute mon assurance.

— Je suis fâchée d'être obligée de vous ôter cette illusion; ma bonne Emma, mais je n'irai pas à la sous-préfecture.

— Et pourquoi ?

— D'abord, répondis-je en souriant, on ne m'y a pas invitée.

— Pas invitée ? Est-ce possible ? s'écria Juliette d'un air scandalisé qui m'amusa fort. Pas invitée, lorsque monsieur de L\*\*\* a si bien connu votre père ? Oh ! que c'est mal, que c'est donc mal !

— S'il y a une culpabilité quelconque dans ce fait, c'est moi seule qui suis la coupable. Quand la famille de L\*\*\* est arrivée ici, fidèle au bon souvenir qu'elle avait gardé de mon père, elle me fit, ainsi qu'à mon mari, les plus gracieuses avances; mais nous déclinâmes de notre mieux l'honneur d'une intimité trop brillante pour nos modestes ressour-

ces. C'est donc pour m'obliger qu'on me laisse aujourd'hui à l'écart. Mon mari toutefois ira à la sous-préfecture; un homme est toujours convenable dans le monde, tandis que pour être à peu près mise comme les autres, une femme a besoin de tant de brimborions! Notre principe, voyez-vous, chères, c'est que quand on n'est pas plus riches que nous ne le sommes, il est prudent & sage de restreindre ses relations & surtout de ne fréquenter habituellement que ses égaux; les autres liaisons entraînent toujours beaucoup plus loin qu'on ne voudrait.

— Mais celle-là eût été si agréable pour vous, ma trop raisonnable Florence!... elle vous eût placée si haut dans l'esprit de nos chers compatriotes!

— Ma bonne Juliette, je ne tiens à être placée haut dans l'esprit de personne, si ce n'est dans celui de mon excellent mari qui m'appréciera mieux, j'en suis certaine, sous mes humbles vêtements de ménagère travaillant à son bien-être quotidien, qu'en resplendissante toilette de bal encore due à la couturière peut-être, ou payée de privations imposées aux miens. Mais tous ces beaux discours n'apprennent pas à notre pauvre Emma comment elle se tirera d'affaire dans cette grave occurrence. Voyons, Juliette, dites-le-lui, vous qui ne paraissez pas embarrassée le moins du monde de ces menus détails.

— Vous avez l'air de me railler, chère vilaine; mais c'est égal, je parlerai quand même. Lorsque le grand jour sera arrivé, nous essayerons de nous rendre gentilles, gentilles, aussi gentilles que possible, avec la fraîche toilette que nous nous serons préparée, cela pour faire honneur à notre père & à nos hôtes.

— Bien entendu! interrompit Emma en me lançant un malicieux sourire.

— Ah! Emma, si tu commences par m'interrompre... Ensuite, nous aurons soin de ne pas nous faire attendre, car l'exactitude est la politesse... des convives.

Une fois entrées, nous n'aurons, ce me semble, nous jeunes filles, qu'à saluer, à l'exemple de notre père, à écouter ce qu'il dira & à répondre de notre mieux à ce qui nous sera dit; puis enfin à nous asseoir à l'endroit que nous indiquera madame de L... ou l'une de ses filles.

— A table, on ôte ses gants que l'on met dans sa poche & non dans son verre à champagne comme jadis; on déploie à moitié sa serviette qu'on laisse sur ses genoux & qu'on se garde bien d'attacher à sa poitrine comme le fait quelquefois dans l'intimité certaine demoiselle de ma connaissance.

— Juliette, tu te moques de nous avec de tels détails!...

— Crois-tu?... On mange sa soupe sans l'avaler avec bruit; on rompt son pain au lieu de le couper; on n'essuie pas, avec ce pain, la sauce qui reste dans son assiette; on ne boit pas la bouche pleine.

— Oh! Juliette, taquine Juliette, fais-nous grâce, je t'en prie!...

— Comment, tu savais donc ces choses, chère Emma? fit la malicieuse enfant d'un air ingénu & surpris. Je continue alors. Quand, après le potage, un domestique galonné comme ceux que tu trouves si imposants t'offrira du vin de Madère ou quelque autre de ce genre, tu refuseras probablement; les jeunes filles boivent, en général, peu de vin; mais si tu acceptes, tu sais que ce n'est pas ton plus grand verre qu'il faudra tendre, mais bien le plus petit de tous.

— Méchante, va!...

— Le vin & l'eau, le poivre & le sel, te seront offerts probablement par tes voisins.

Je suppose qu'il n'est pas utile de t'apprendre comment tu devras accueillir ces services de pure courtoisie, ni ce qu'il faudra répondre aux paroles qui pourront t'être adressées par ces aimables chevaliers servants; tu seras aussi gracieuse & polie avec le voisin de gauche qu'avec celui de droite, cela va sans dire, mais gracieuse avec cette réserve que vous savez si bien garder, mademoiselle ma sœur, lorsque l'occasion s'en présente; ne provoquant pas la conversation ni ne la laissant tomber sottement par des *oui* & des *non* de pensionnaire. Peut-être bien, au lieu de voisins n'auras-tu que des voisines, ce qui simplifierait fort la question, car alors tu causerais à ta guise & tant que tu le souhaiterais, à la seule condition que ce ne serait ni trop haut ni trop bas, ni avec accompagnement de rires malséants. Au dessert, tu n'accepteras pas un trop grand nombre de friandises, on te croirait gourmande!... Tu n'offriras non plus à personne le partage d'un fruit, d'un gâteau. Enfin, quand arriveront ces fameux bols d'eau de menthe ou d'autre chose, que je ne puis souffrir, — les rince-bouche, s'il faut les appeler par leur nom! — tu ne feras pas comme ce bon paysan dont mon père nous racontait un jour l'histoire, tu n'avaleras pas le contenu du verre placé au milieu du bol.

— Mais je savais tout cela! s'écria la bonne Emma, sans songer le moins du monde à se fâcher des plaisanteries irrévérencieuses de sa sœur cadette.

— Naturellement tu le savais... & Florence aussi le savait!...

— Et Jeanne & nos autres amies le sauront de même, ajoutai-je gaiement, ce qui ne m'empêchera pas de le leur répéter, ne fût-ce que pour leur montrer avec quelle plaisante gaieté notre Juliette s'entend à résumer les usages classiques de la civilité puérile & honnête.

— Je ne m'y oppose pas, Florence, répliqua Juliette, mais à la condition que vous joindrez au récit de notre conversation l'expression de mes meilleurs sentiments pour chacune des amies qui vous liront. »

C'est ce que je fais, chère Jeanne, en y ajoutant les amitiés d'Emma & les miennes.

Ta dévouée,

FLORENCE.

## MODES

Je n'ai pas oublié ton projet d'aller aux bains de mer vers la fin du mois, & je t'envoie les renseignements promis. Le temps est toujours si variable au bord de la mer, qu'il sera bon d'emporter des costumes chauds pour les jours sombres & pluvieux, en même temps que des toilettes fraîches en perspective de la chaleur.

Parlons d'abord du costume de voyage.

Je te le conseille en petit drap imperméable changeant, violet & noir, ou brun mordoré & noir. Ce costume sera tout uni, simplement ourlé. Petite jupe unie relevée derrière, — paletot sac à revers de soie noire, avec une ceinture plissée en soie noire ou en étoffe imperméable.

Si tu n'as pas de mac-farlane, fais-en un pareil au costume. Il est aussi très-commode d'avoir une petite cage en semblable étoffe. De cette façon on peut sortir par tous les temps, sans avoir à se préoccuper de sa toilette. Pour compléter ce costume, un petit chapeau en paille noire ou brune, garni de velours de même nuance, avec un grand voile de gaze. Bas de bourre de soie noire avec broderies de soie de couleur.

Je pense que tu songeras aux cols & manchettes de papier, dont je t'ai parlé dernièrement.

On fait encore des costumes de voyage en tartan écossais, en serge, en drap chiné en petit drap beige. Le jupon d'un ton un peu plus foncé que le reste du costume qui est garni d'effilés.

Pour porter le soir au bord de la mer ou aux eaux, on voit de fort jolis manteaux velouté blanc ou rouge, forme mac-farlane, double collet, Metternich; paletots à larges manches prenant dans le dos, & petites mantes à capuchon.

Il s'en fait aussi en cachemire doublé de soie, & en crêpe de Chine noir ou blanc. Les plus élégants sont brodés & garnis de franges d'or. D'autres ont des broderies & des passementeries de toutes les couleurs, où l'or domine cependant. Il y en a dont la broderie & les effilés sont d'une seule nuance, s'harmonisant avec le reste de la toilette. On en voit encore qui sont garnis de grandes guipures ou de dentelle. Ceux pour jeunes filles sont généralement soutachés ou simplement garnis d'effilés.

Comme toilette transitoire, je te recommande les poils de chèvre ou popelines, à rayures moyennes, violet & blanc. Il en faut 15 mètres à 65 centimes. Le jupon a trois volants étagés, plissés à plat & distancés de 3 centimètres. Ces volants sont taillés les raies en travers. Ils sont coupés en haut & en bas à la rayure blanche qu'on a effilée, ce qui fait une très-jolie petite garniture, & dispense d'ourler ces volants. — Casaque formant petite jupe par derrière; elle est relevée deux fois en panier, & ou-

vre devant en tunique. Le tout garni d'un volant plissé & effilé comme ceux du jupon. Le corsage de la casaque est orné sur le devant de 3 nœuds de ruban violet. Ceinture de ruban formant un large nœud très-court. Les manches sont garnies dans le bas d'un petit volant & d'un nœud violet.

Chapeau de paille noire, rond devant & relevé derrière par un petit bavolet de velours noir, retourné. Bord de plumes noires frisées. — Gros nœud de faye noire sur le milieu, par devant, & de côté, un peu en arrière, bouquet de marguerites blanches & de boutons de roses. Ce chapeau se met avec des brides de dentelle noire ou sans barbes du tout.

Voici maintenant quelques modèles de toilettes habillées pour ta mère & pour toi. D'abord un costume élégant de jeune fille.

Jupon de foulard bleu avec deux volants en biais, ourlés, dont la tête est formée par un plissé à la vieille, de même étoffe. — Casaque très-collante & très-relevée, en foulard à larges raies bleu & blanc, garnie du même plissé à la vieille en foulard & d'un effilé de soie bleu. Ceinture de foulard bleu uni, garnie d'effilés. Le même costume en taffetas est encore plus élégant. On peut aussi faire le jupon en soie & la casaque en gaze de Chambéry, algérienne ou sultane.

Deux chapeaux qui vont également bien avec ce costume. Le premier est en paille d'Italie forme cloche; il est bordé de velours noir & orné de rubans paille & d'épis. Le second est rond en paille de riz; les deux côtés sont un peu relevés. Le dessus de ce chapeau est couvert de coques de ruban bleu formant un très-gros nœud, dont les bouts assez courts tombent derrière. Sur ce nœud est posée une rose thé, avec grandes traînes de boutons, s'échappant de chaque côté.

On met sur les chapeaux des fleurs en profusion, beaucoup de guirlandes de fleurs mélangées. Il est très-important de choisir la forme de son chapeau à l'air de son visage. Il est des physiologies auxquelles le diadème va parfaitement bien; pour d'autres, au contraire, le pouff de côté va mieux.

J'ai remarqué des costumes charmants en batiste écru. Ils étaient garnis de guipure également écru, ou avec des petits volants seulement ourlés, la camargo ou deuxième jupe également ornée de guipure écru ou de petits volants.

Le même costume en toile d'Irlande pur fil, gris perle, avec les mêmes effilés, est extrêmement joli. Le piqué blanc peut aussi se garnir de la même façon. Il te sera facile de faire toi-même des effilés de ce genre au filet. Tu ferais trois ou quatre réseaux pour la tête.

Pour ta mère, on m'a montré une toilette très-élégante en soie gris fer. Le jupon est orné d'un grand volant, dont la tête est formée par trois grosses ruches d'étoffe effilée en haut & en bas, & distancées les unes des autres de cinq centimètres. Deuxième jupe garnie d'un volant beaucoup moins haut & de deux ruches. — Casaque demi-ajustée,

sans ceinture, & découpée trois fois par derrière & deux fois par devant. Un volant plus petit que celui de la jupe & une seule ruche faisant tête garnissent les basques découpées. Chapeau de paille noire ou blanche avec une guirlande ronde de reines-marguerites de toutes les couleurs formant diadème. Barbes rondes en dentelle noire. Ce même costume en cachemire d'Écosse serait de très-bon goût, mais beaucoup plus simple.

Autre toilette : tu pourras employer de l'imitation de dentelle noire. En taffetas noir; la jupe, ronde ou longue à volonté, est ornée de sept petits volants de soie découpés, & de sept autres en dentelle noire de même hauteur. Ils sont alternés & posés à gros tuyaux. — Corsage de taffetas montant, & à manches plates. — Petite mante de dentelle noire avec capuchon. — Chapeau de dentelle noire avec grosses grappes de raisins blancs, noirs & violets.

On voit beaucoup de robes de barége & de grenadine, dont les petits volants sont bordés de satin. Le chalis blanc est toujours ce qu'il y a de plus frais & de plus joli. Le crêpe de Chine est une étoffe charmante, très-souple, se drapant à merveille, mais malheureusement fort chère. On peut n'en faire que la camargo & mettre un jupon de couleur par-dessous.

Pour la campagne, on voit quelques chapeaux forme bergère. On pose les fleurs sur la calotte en gros bouquet. D'autres sont garnis de guirlandes de lierre ou de boutons de roses formant couronne tout autour sur le bord.

Les petites filles portent beaucoup de chapeaux Niçois arrangés avec du velours noir ou de couleur.

Les chignons se font moins hauts, ou du moins ils tombent beaucoup plus bas.

Mais on relève toujours les cheveux des bandeaux & des tempes très-haut sur le dessus de la tête. On peut en friser les bouts ou en former un nœud.

J'ai remarqué un genre de capeline pour remplacer le chapeau rond que ta mère ne veut pas porter. Elle est en mousseline blanche à pois. Le devant est formé par une petite passe de soie bleue, évasée comme un ancien chapeau, avec brides de ruban bleu. Une petite ruche de ruban bleu est posée en dessous de cette passe, sur laquelle est attaché un grand voile dont le devant est retenu par une guirlande de volubilis & de coques de ruban bleu. Le tour de cette capeline est garni d'un entre-deux de guipure blanche, doublé de ruban bleu.

S'il est des modes dont la durée est éphémère, ce n'est certes pas la mode du foulard, car il compose la plupart des toilettes simples ou habillées du moment. Les deux actualités du jour, c'est-à-dire les tons glacés & les rayures, ont valu au foulard un nouveau succès. J'en ai remarqué un choix considérable & varié à la *Colonie des Indes* (1).

(1) 53, rue de Rivoli.

Pour les voyages & la campagne, les tons écrus sont généralement préférés aux autres nuances qui s'emploient cependant beaucoup en jupons & en chemisettes russes. Le propriétaire des magasins de la *Colonie des Indes* envoie immédiatement & franco la série de ses échantillons aux personnes qui lui en font la demande.

Au moment où l'on s'occupe des toilettes & des préparatifs de voyage, c'est un véritable à-propos que de rappeler la *Teinturerie Marchal* (1). Nous avons déjà dit avec quelle habileté sont remises à neuf, après teinture, en toutes nuances, les étoffes de soie auxquelles on rend le brillant & la souplesse sans aucune de ces cassures ou brisures qui forçaient, presque toujours, à reléguer au rang de doublure ou de jupon de dessous noir, les robes reteintes.

Ces ingénieux procédés sont également précieux pour les rubans, qui peuvent subir les plus charmantes transformations. — Monsieur Marchal se charge encore de la teinture des étoffes d'ameublement, damas de laine & de soie, brocatelle, lampas, etc., ainsi que de la *teinture en réserve* pour les cachemires de l'Inde, la remise à neuf & la pose de franges neuves.

Grâce à ce procédé, un châle reprend tout son éclat & toute sa fraîcheur; & en y posant des franges neuves, on peut le porter avec les toilettes les plus élégantes.

Un grand nombre de nos abonnées ont déjà pu apprécier les qualités essentielles de l'*Eau et de la Pommade vivifiques*. Ces cosmétiques sont composés de sucs végétaux qui ont produit les meilleurs résultats, tant pour arrêter la chute des cheveux, ou les faire repousser après une maladie, que pour les préserver de blanchir prématurément. — Cette pommade peut être employée journellement sans craindre de gâter les chapeaux ou coiffures, qui ne se ressentent nullement du contact avec ce corps gras. Le *cold-cream vivifique* est également utile pour préserver le teint du *hâle* produit en cette saison par l'ardeur du soleil, surtout à la campagne ou aux bains de mer.

Ces produits, en dépôt jusqu'ici chez monsieur Binet, rue de Richelieu, ne se trouvent plus aujourd'hui que chez monsieur Philippe, 24, rue d'Enghien, qui seul se charge des expéditions en province & à l'étranger.

La machine à coudre (2), comme économie, est une des importantes inventions du siècle. Je la recommande à nos lectrices laborieuses, celles qui comprennent la nécessité du travail dans l'intérieur des familles.

Avec la machine à coudre, la dépense de la toi-

(1) 15, rue Royale-Saint-Honoré.

(2) Machine Willcox & Gibbs. Chez Cornély, boulevard de Sébastopol, 82.

lette diminue de plus d'un tiers. Une robe d'été, en étoffe légère, peut se faire en une journée; volants, bouillonnés, plissés, etc., elle se charge de tout cela.

Le drap, le velours, le cuir même, se travaillent avec la même facilité.

C'est de plus un travail très-amusant.

La machine Willcox & Gibbs ne fait aucun bruit; on peut y travailler pendant une lecture, sans gêner le moins du monde. Le prix est de 250 à 300 francs, selon les additions demandées.

On peut laisser la machine dans le salon, comme on fait d'un piano ou d'un chevalet. Car ce petit meuble peut être aussi élégant, aussi orné qu'on le désire; les machines de 250 francs sont déjà très-jolies, quoique simples.

\* \*

Toujours désireuse de vous faire profiter des inventions utiles, mesdemoiselles, nous nous empressons de vous signaler la découverte d'un petit objet de travail aussi simple qu'ingénieux : le

**PINCE-ÉTOFFE.** Il est destiné à remplacer l'épingle, attachant sur le genou ou sur un plomb l'étoffe, pour faire un ourlet, surjet, couture, etc.

Le pince-étoffe se pose au moyen d'un écrou sur une table, puis on passe l'étoffe dans le ressort qui la retient solidement tendue lorsqu'on la tire en avant, & la laisse glisser parfaitement en arrière lorsqu'on la retire à mesure que l'on avance dans son travail — ce qui se fait beaucoup plus rapidement que de changer l'épingle de place, & sans aucun risque de déchirer l'étoffe. Le *pince-étoffe* remplace également le plomb pour la tapisserie.

Nos abonnées pourront se procurer cet instrument fort simple, peu embarrassant & facile à transporter dans un petit panier à ouvrage, en nous adressant 1 fr. 50 en timbres-poste; il y a deux modèles : l'un pouvant s'adapter au bord de toutes les tables; l'autre spécialement destiné à être posé sur le devant d'une table à travailler, dont la tablette de dessus se lève ou sur le bord d'un tiroir.

## SOMMAIRE

### SEPTIÈME CAHIER

Coin de cravate — Entre-deux — A. P. — Écusson avec M. B. — S. G. — *Camille* — Pointe — S. F. enlacés — *Louise* — *Lucy* — Cadre à photographie carton Bristol — Cravate, feuilles en satin — Carré filet guipure, grappe de raisin — Boîte à cigares — Dessous de lampe — *Malvina* — Parure — Parure — C. E. F. — Écusson avec *Emma* — *Marguerite* — *Angéline* — *Zélia* — V. F. enlacés — F. S. — *Hermance* — Mouchoir — Nœud-étoile — Pochette à frivolité — Carré crochet tunisien — Suspension en perles d'Allemagne — Bottine pour baby — A. G. — E. B. — Alphabet — Bande pour jupon.

### PLANCHE VII

#### PATRONS

##### Premier côté.

Déshabillé.

##### Deuxième côté

Metternich.

Collet à capuchon.

### TRAVAUX EN COULEUR

Pochette à frivolité.

(Voir les explications dans le 7<sup>e</sup> cahier.)

### GRAVURE DE MODE

*Toilette de jeune fille.* — Robe en crêpe de Chine fantaisie, ornée d'un plissé double, formant ondulations, en taffetas vert bordé d'un rouleauté pareil; tunique avec gros plis devant & sur les côtés, ornée comme la jupe; corsage montant dans le dos, formant gilet devant, avec garniture semblable à celle de la robe. — Chapeau *bergère* en paille d'Italie cousue, avec touffe

de roses de haie retenue par un velours noir retombant en longs pans sur les cheveux. — Col à revers orné d'un velours noir; manchette assortie.

*Toilette de dîner.* — Robe en gaze de Chambéry gris perle, ornée d'un volant en gaze rose surmonté de trois plis posés en ondulations, retenus par des nœuds en gaze; des nœuds pareils remontent sur le devant de la jupe. — Tunique rose, plate devant, formant *paniers* derrière. — Corsage décolleté en carré, orné comme la tunique d'un effilé gaufré, surmonté d'un plissé *retourné*; chemisette plissée en tulle Malines, dans le haut de laquelle est passé un velours rose; manche formée par trois bouillonnés : le premier en gaze pareille à la robe, les deux autres en tulle; ces bouillonnés sont séparés par des bracelets roses avec nœuds. — Dans les cheveux, bandeau en satin rose avec nœud sur le côté. — Le médaillon est suspendu à un velours noir.

*Costume de petit garçon.* — Jupe plissée en piqué anglais, ornée d'un large galon noir. — Veste Albanaise pareille à la jupe, avec le même galon. — Chemisette en batiste. — Bottes en cuir de Russie.

### GRAVURE DE LINGERIE

1, Coiffure, chou en mousseline, entre-deux brodés & ruban avec barbes, bandelettes en ruban avec chou en mousseline retombant sur le chignon.

2, Col Patti en mousseline garni, d'une valencienne avec appliques brodées.

3, Bonnet diadème en dentelle, appliques brodées & rubans.

4, Toilette de campagne en mousseline, robe & casaque festonnées, entre-deux brodé. Coiffure, petite guirlande de fleurs naturelles fermée par un nœud en ruban.

5 & 6, Parure, entre-deux en valencienne avec appliques brodées; garniture en valencienne.

7, Bonnet de baby, mousseline, entre-deux & garniture en valencienne.

8 & 9, Parure, entre-deux brodé sur transparent garni de valencienne.  
10, Col Patti en dentelle nœud en ruban.

Pardessus de la 2<sup>e</sup> toilette de la gravure n° 3701.  
Collet à ceinture pour fillette de 12 à 14 ans.  
Chemise d'homme.

Les abonnées à l'édition violette & à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

Veste d'été.  
Confection pour costume de voyage.

Les abonnées à l'édition verte recevront en plus les patrons suivants à pièces indépendantes, pouvant se découper :

Robe en toile de l'Inde } pour enfant de 4 à 5 ans.  
Chemisette  
Corsage à revers

### MOSAÏQUE

#### CURIOSITÉS HISTORIQUES.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1806, Haydn, se sentant malade, envoya à l'abbé Studler, son ami, une carte de visite, sur laquelle il avait noté un motif mélancolique sur deux vers qu'on peut traduire ainsi :

« La force m'abandonne, la lyre ne veut plus résonner sous mes doigts glacés. »

L'abbé lui répondit par une autre carte de visite, où il avait écrit sur un air de triomphe : Pourquoi

parles-tu de ton âge ? Ce que tu as créé ne doit pas mourir. Le nom d'Haydn est immortel. »

Haydn mourut cette même année 1806.

\*\*

La vie se passe en absences : on est toujours entre le souvenir, l'espérance ou le regret.

M<sup>me</sup> DU DEFFAND.

\*\*

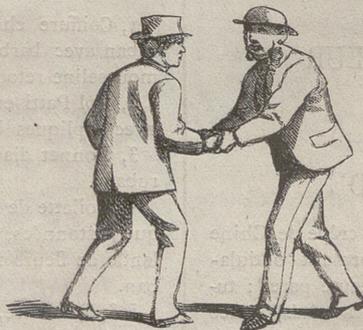
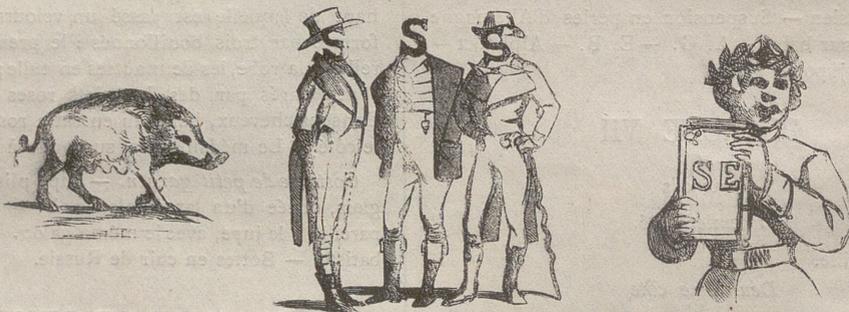
La moquerie est souvent indigence d'esprit.

LA BRUYÈRE.

#### EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : Plaisir et bonheur sont deux.

Le mot du Logogriphe de Juin est : EDGAR, dont on peut faire : garde — grade — égard — et où l'on trouve : rade — gare — Gard — rage — âge.

### RÉBUS



indiquées pour les appliques; on répète ce médaillon autant de fois qu'il est nécessaire pour la chasuble, puis on applique les médaillons sur l'étoffe en les entourant d'un galon d'or ou d'une petite passementerie; on peut aussi remplacer les médaillons par une bande en tapisserie, dessin de fleurs ou d'ornements, ou des motifs en broderie orientale dont vous trouverez de nombreux modèles sur nos planches.

*M<sup>me</sup> A. L. Chaumont.* — Prière de nous envoyer 75 centimes, pour le patron que nous vous avons adressé. — En général, à cet âge, on choisit, parmi les patrons des années précédentes, ceux qui n'ont pas un cachet exclusivement *jeune*; notre publication étant spécialement destinée aux jeunes filles, nous leur consacrons surtout les planches de l'édition chamois; nous réservons les autres patrons pour les planches des éditions supplémentaires, planches que l'on vend séparément, et dont nous donnons toujours le détail à l'édition chamois, afin que chacune de nos abonnées puisse se procurer les patrons qui lui seraient nécessaires sans être forcée de s'abonner à une édition qu'elle trouverait trop coûteuse.

*Une future jeune tante.* — Nous avons publié le 16 mai une grande planche de patrons à découper, contenant une grande variété d'objets de layette; cette planche vous sera expédiée du bureau sur votre demande, accompagnée de 1 fr. 50.

*Dans ma jolie chambre rose.* — Réduit charmant, mais renseignements insuffisants. Ayez l'obligeance de nous envoyer 1 fr. 50; surtout n'oubliez pas d'y joindre votre adresse, si vous voulez recevoir ce patron.

*M<sup>me</sup> A. V. (Lot-et-Garonne).* — Pris note de vos demandes; malheureusement ce n'est pas promettre, et surtout promettre prochainement. Vous trouverez dans les numéros passés & futurs un grand choix de ces dessins.

*Espérance.* — Six chiffres! & de quatre grandeurs! demandés avec tant de grâce et de confiance, et il nous faut répondre même à une de nos plus fidèles abonnées: « Nous ne pouvons vous promettre, veuillez chercher dans vos alphabets. » — Les étoffes qui se portent cet été sont: le satin impérial, la sultane, le linos, la gaze de Chambéry, la mousseline, la percale d'Alsace, la toile de l'Inde, le foulard. — On fait toujours les coiffures élevées; les cheveux bouffant un peu sur le devant et nattés pour rejoindre le chignon. — Le médaillon est plus en faveur que jamais; avec les robes et les fichus décolletés, ce petit bijou est indispensable.

*E. B. N<sup>o</sup> 278.* — Merci de votre aimable appréciation, qui nous paraît cependant incomplète; permettez-nous de répondre à cette observation: *Les explications tiennent la place des dessins.* Autrefois une seule feuille contenait les dessins de broderie, les petits travaux & les patrons, qui, en se croisant, forçaient à éloigner les dessins, &, de plus, traversaient les modèles des petits travaux; aujourd'hui vous recevez un cahier de broderies & de petits travaux avec leurs explications; puis une feuille avec les patrons, tous de grandeur naturelle, souvent à découper, le même patron de plusieurs grandeurs, et toujours les explications accompagnant chaque patron, & de plus encore des croquis vous donnant la forme et l'aspect du vêtement.

*V<sup>o</sup> B., Joigny.* — Nous ignorons complètement à quelle époque le dessin auquel vous faites allusion a dû paraître; tâchez donc de vous procurer cette indication, afin que nous vous l'envoyions tout de suite, si toutefois nous l'avons encore à notre disposition. Quant à la dentelle, en feuilletant nos planches des années précédentes, vous y trouverez certainement ce que vous désirez.

*C. M., à R.* — Ce dessin n'entre malheureusement pas dans nos plans de cette année. — Merci de votre toute gracieuse appréciation.

*Brest.* — Voir la réponse: *Une future jeune tante.* Cette planche est publiée sans préjudice des patrons isolés, dans le courant de l'année.

*J. M. J. Figeac.* — Tous nos numéros doivent être identi-

quement pareils, nous sommes donc forcée de continuer à vous envoyer vos livraisons comme par le passé. — Ce procédé est breveté.

*M. P., à L.* — Si vous êtes abonnée à l'édition verte ou orange, vous avez reçu ce modèle, sinon vous pourrez recevoir la planche sur laquelle est donné le modèle du châle disposé en Metternich, en nous adressant 1 fr. 50 avec votre demande. — Malgré toute notre bonne volonté nous arrivons peut-être un peu tard...

*Marie S. N<sup>o</sup> 6353.* — L'explication du rébus de Décembre 1868 se trouve à la table, à la suite des autres rébus de l'année.

*Trois sœurs qui aiment beaucoup leur Journal.* — Et qui croient qu'en écrivant le 30 elles recevront une réponse le 1<sup>er</sup> du mois. — La gravure de lingerie de ce numéro répond à plusieurs de vos questions. — La ceinture en ruban de couleur accompagne très-bien une toilette de mousseline blanche. On porte toujours les cols en toile avec les robes montantes. On fait la table en bois blanc; sur le dessus, on fixe une jolie toile cirée de nuance claire. Puis on fait un volant en toile perse ou en mousseline de la hauteur de la table, que l'on pose au bord du dessus de la table; on garnit le haut du volant d'une petite ruche découpée en percaline unie, de couleur assortie à la nuance de l'étoffe du volant; on fixe de chaque côté une barre en bois bien uni pour poser les essuie-mains, & l'on pose au bout de ces barres un groupe de feuilles ou un nœud en percaline; on peut ajouter un miroir que l'on entoure d'étoffe pareille au volant & orné en haut et de chaque côté comme le bout des barres; il faudra faire aussi plusieurs serviettes, juste de la dimension de la table, pour couvrir la toile cirée.

*Demandez et vous recevrez.* — On fait beaucoup de fantaisies pour les chemises d'homme: des plis grands et petits; l'ourlet du milieu piqué de chaque côté: puis une bande de petits plis en travers, du haut en bas; puis un gros pli en long, ou bien, à la place de la bande plissée à petits plis, des séries de petits plis séparés par de plus larges; le plastron tout uni, ou enfin le plastron avec piqure au bord, du côté gauche et une très-petite guirlande brodée auprès de la piqure.

*Une abonnée qui a réussi le montage du pantinoscope.* — Le moment n'est pas encore venu d'exhumer cette antiquité; peut-être un jour, qui n'est pas éloigné, devra-t-elle sortir triomphante de son carton. Choisissez de préférence le fichu pareil à la robe; ce qui fait de charmantes toilettes pour jeune fille. — Nous sommes très-reconnaissante du bienveillant accueil fait par vous à notre journal.

*Pour une blonde de dix-sept ans.* — Je vous engage à ne rien tenter sans avoir consulté votre médecin. — Nous ne connaissons personne qui donne des leçons de ce genre de travail; il s'apprend généralement avec les conseils d'une amie. — Oui, ces deux broderies sont les mêmes, il vous sera facile de vous y exercer avec le petit MANUEL du *Journal des Demoiselles*, dont le prix est de 1 franc.

*T. P. L.* — Pris note de votre demande. Si vous ne pouvez attendre, veuillez vous adresser directement à M. Gouyon 45, rue du Bac.

*En pensant à une maîtresse aimée.* — Comédies & proverbes de M<sup>me</sup> de Ségur. — Le Théâtre de M<sup>me</sup> de Genlis.

*Sur mon joli bureau.* — Il faut les dégraisser, les monter en les retenant au milieu par une soie double, les mouiller, les exposer à la chaleur du feu, puis les créper. — Les capuchons ne se font que pour vêtement négligé; le collet donné sur la planche de ce mois est très-commode pour les sorties du soir, la campagne & les bains de mer.

*Une ancienne abonnée.* — Impossible de vous donner ce que vous nous demandez; veuillez vous adresser pour les initiales, à M<sup>me</sup> Gouyon, 45, rue du Bac, & pour le dessin de tapisserie, à M. Nanteau, 3, rue de Rohan.

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DU 1<sup>er</sup> JUILLET.

<b>INSTRUCTION</b> — Madame de Sévigné et ses Émules, par M <sup>me</sup> APHÉLIE URBAIN.....	Pages- 193
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> — L'Apôtre saint Jean, par M. l'abbé BAUNARD.....	196
— — La cousine Phillis, par mistress CASKELL.....	197
— — Claire de Fouronne, récit bourguignon, par ALFRED DE THÉMAR.....	198
<b>ÉDUCATION.</b> — La famille Reydel (suite), par M <sup>me</sup> M. BOURDON.....	199
— — Honneur et Profit, scènes dialoguées, par M <sup>me</sup> DE STOLZ.....	203
— — La Demoiselle de compagnie (suite), par M <sup>me</sup> la comtesse DE LA ROCHÈRE.....	208
<b>POÉSIE</b> — L'Œuvre des Berceaux, par J. T. DE SAINT-GERMAIN.....	214
<b>REVUE MUSICALE.</b> — Don Quichotte.—Struensee.—Nouvelles et Concerts, par M <sup>lle</sup> MARIE LASSAUBUR	216
<b>ÉCONOMIE DOMESTIQUE.</b> — Pain de bœuf imitant le pain de lièvre.—Pâté de fruits.— Compote de groseilles à froid.....	218
<b>CORRESPONDANCE</b> .....	218
<b>MODES</b> .....	221
<b>MOSAÏQUE.</b> — RÉBUS.....	224

**Deux Gravures de Modes.** — Travaux en couleur : Pochette à frivolité. — **Musique** : Grande valse brillante de Fr. CHOPIN. — 7<sup>e</sup> Cahier : Broderies et petits travaux. — **Planche VII.**

**Nous ne répondons que des Abonnements qui nous sont demandés directement**

Il ne sera fait droit à aucune réclamation nous parvenant après le 20 du mois pour Paris, et le 25 pour les Abonnements servis par la poste, et qui ne serait pas accompagnée du numéro d'ordre.

Le **JOURNAL DES DEMOISELLES** se charge de toute espèce de Commissions, pourvu que ces Commissions soient d'une valeur d'au moins 20 fr. — (excepté pour les achats de librairie, pour lesquels le prix des achats peut être inférieur à 20 fr.). — Toilettes, Confections, Étoffes d'Ameublement, Livres, Gravures, Musique...., Articles de Paris, etc., etc. — Envoyer un Mandat sur la Poste.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

<p><b>MODÈLES DE TAPISSERIE</b></p> <p>Pouff héraldique..... 1 »          Pouff égyptien..... » 50          Pouff indien..... » 50          Prie-Dieu..... 1 50          Pantoufle violette..... » 50          Pantoufle lilas..... » 50          Mouton camaïeu..... » 50          Paysanne italienne..... » 50          Chaise style Louis XIII..... » 50          Lambrequin, feuille de vigne » 50          Lambrequin rose sur fond bleu » 50          Guirlande de fleurs pour écran. 1 »          Bande algérienne..... » 50          Bande pour ameublement... » 50          Descente de lit (cachemire)... » 50</p>	<p><b>FAC SIMILE D'AQUARELLES</b>          ET  <b>PEINTURES A L'HUILE</b></p> <p>Singes..... 1 »          Bouquet de roses..... » 50          Grand bouquet, pavots et camélias..... » 75          Nid d'oiseaux..... » 50          Jeune Bergère..... 1 »          Le Petit Poucet,          Chacun son tour, } chaque. » 25          Combien pour un,          La Tentation, }          Hironnelles (décalcomanie).. » 25</p>	<p><b>CARTONNAGES. — OUVRAGES DE FANTAISIE</b></p> <p>Coffret gothique..... 1 50          Chalet..... 1 »          Coucou..... » 50          Abat-jour, incendie..... » 75          Abat-jour, illumination des Champs-Élysées..... » 75          Abat-jour, feuille de vigne... » 25          Vide-poche..... » 50          Porte-Montre..... » 25          Jardinière..... » 50          Pochette à ouvrage..... » 25          Porte cigare rouge et or sur fond gris..... » 25          Pelote..... » 50          Dessous de lampe à fleurs bleues » 25          Dessous de lampe soutaché noir sur fond violet..... » 25          Pantoufle, estamp. rouge et or. » 50          Pantoufle, estamp. noire et bleue » 50</p>
--	---	--

**PETIT MANUEL DE TRAVAUX**  
**1 FRANC**

**LA POUPÉE MODÈLE**

JOURNAL DES PETITES FILLES

Paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 Novembre.

**Prix : 6 francs par an pour Paris; — 7 fr. 50 c. pour les Départements**

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur du Journal des Demoiselles